

LES SALONS

Société des Artistes Français :

ADLER *** BAIL (JOSEPH) *** BENOIT-LÉVY *** BERTHÉLEMY *** P. BERTRAND *** BONNAT *** CABIÉ *** CALBET *** CAMERON (M^{lle})
A. DE CARRIÉ (M^{me}) *** CHARTRAN *** CHECA *** CLAIRIN *** CLARA *** COMERRE *** DEBIENNE (M^{lle}) *** DELOY *** DEUTSCH
DEVAMBEZ *** DIETERLE (M^{me}) *** ENDERS *** FLAMENG *** CONSUELO-FOULD (M^{me}) *** FOUQUERAY *** FRANC-LAMY *** GAGNEAU
GUAY *** GUILLEMET *** JACQUET *** LANDAU *** LAURENS (J.-P.) *** LEFORT *** LÉVIS *** LIARDO *** MAILLAUD *** MANCEAUX
MATIGNON *** MOROT (Aimé) *** NAVELLIER *** NUMA-GILLET *** PICABIA *** ROCHEGROSSE *** ROULLET *** SÉGOFFIN *** SOUZA-
PINTO *** TARDIEU *** VAUTHIER *** VILA Y PRADÈS *** WEISZ *** M^{se} DE WENTWORTH.



Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts. — L.-A. LHERMITTE. — MOISSON PRÈS DU MOULIN

Copyright 1907 by L. Hermitte

Société Nationale des Beaux-Arts :

AMAN-JEAN *** ANQUETIN *** ARONSON *** AUBURTIN *** BELLERY-DESFONTAINES *** BELON *** BÉRAUD *** BERTON
(ARMAND) *** BONNENCONTRE *** CARO-DELVAILLE *** CAROLUS-DURAN *** CHABANIAN *** COLIN (GUSTAVE) *** COTTET
COURTOIS *** DAGNAUX *** DAVID-NILLET *** DUBUFE *** ENGEL *** GANESCO *** GARRIDO *** GERVEX *** GILLOT
GIRARDOT *** GUMERY *** HOCHARD *** M^{lle} LANDAU *** LEBASQUE *** LEPÈRE *** LESSEPS (DE) *** LE SIDANER *** LHERMITTE
MADELINE *** MÉNARD *** MESLÉ *** MOREAU-NÉLATON *** OSTERLIND *** RAFFAELLI *** RAME *** ROLL (ALF.-P^{re})
ROLL (MARCEL) *** SAINT-MARCEAUX (DE) *** STENGELIN *** THAULOW *** WEERTS.

PRIX } 3 FRANCS ;
ÉTRANGER : 3 FR. 50

Ayuntamiento de Madrid

REPRODUCTION
RIGOREUSEMENT
INTERDITE

Abonnement { France 36 francs
d'un an { Étranger (Union postale). 42 —



Les
**Pères
Chartreux**



dépossédés
pour la France de
leurs anciennes marques
vendues aux enchères

**ont emporté
leur secret**

et fabriquent à **TARRAGONE**

*Exiger cette nouvelle bouteille
en demandant la*

"LIQUEUR DES PÈRES CHARTREUX"
ou simplement (TARRAGONE)

"Une Tarragone"

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE

CAPITAL : 150 MILLIONS — Lettres de Crédit pour VOYAGES — Location de Coffres-Forts. — Agences dans les VILLES d'EAU



Luxuriance des **SEINS**
EN 2 MOIS

par les **PILULES ORIENTALES**

Les seules qui développent, raffermissent,
reconstituent les SEINS, effacent les
saillies osseuses des épaules et donnent au
Buste un gracieux embonpoint. Bienfaisantes
pour la santé. — Approuvées par les célèbres
médecins. — Résultat durable.
FLACON AVEC NOTICE : 6 fr. 35 FRANCO
RATIE. Ph^{ie} 5, Passage Verdeau, Paris (9^e)
Dépôts: Bruxelles, Ph^{ie} S^{te} MICHEL,
Genève, Droguerie CARTIER & JORIN.

**GLACIÈRE
PORTATIVE**

Produit en 10 minutes, 500 gr. à 8 kil. de glace ou des Glaces,
Sorbets, Vins frappés, etc., par un Sel inoffensif. Prospectus franco
J. SCHALLER, 332, Rue St-Honoré, PARIS.

CONSERVATION et BLANCHEUR des **DENTS**
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD

Boîte : 2^e 50 Franco. — Pharmacie, 12, B^e Bonne-Nouvelle, Paris.

Le Laurénol

est

LE PLUS EFFICACE

et

LE PLUS INOFFENSIF

des

Désinfectants

Pharmacie Normale, 19, rue Drouot

Lits, Fauteuils, Voitures et Appareils mécaniques
pour Malades et Blessés

DUPONT

Fabricant breveté S.G.D.G. — Fournisseur des Hôpitaux

**10, Rue Hautefeuille (près l'École de Médecine
PARIS**

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS FRANÇAISES
ET ÉTRANGÈRES



FAUTEUIL avec grandes
roues caoutchoutées mû
par 2 manivelles. FAUTEUILS-PORTOIRS
de tous systèmes. VOLTAIRE ARTICULÉ
avec tablette-appui
pour malade oppressé.

Exposition Universelle, Paris 1900, 2 médailles d'or

Lille, 1902. Reims, 1903. (St-Louis (Etats-Unis), 1904) Grands Prix

SUR DEMANDE, ENVOI FRANCO DU GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ
AVEC PRIX, CONTENANT 423 FIGURES. — Téléphone 818-67

LES CAPSULES **APIOL**
DES DES

JORET & HOMOLLE

GUÉRISSENT LES DOULEURS, RETARDS,
SUPPRESSIONS des ÉPOQUES

Le Fl. 4^e 50 F^{cs}. Ph^{ie} SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris

Au buffet du Salon



Voilà ! Voilà ! la **BÉNÉDICTINE**, la grande
liqueur française.



**BISCUITS
PERNOT**

DEMANDEZ TOUTES LES SPÉCIALITÉS EN PAQUETS "PAC"

Annexes Artistiques Auguste Pernet & Co 11 et 13 des Halles, PARIS

Les Chroniques du Mois

DOIT-ON PEINDRE ?

A mon neveu Léon, bon élève
de l'Ecole des Beaux-Arts.

Léon, le sentiment que m'inspire ta résolution d'être peintre est assez difficile à définir. C'est un sentiment double. Tu me fais peur, et tu me fais pitié. Quand je pense à toi, j'admire, et je ris. En outre, je me dis que si j'étais ta femme, j'aurais peut-être envie de pleurer.

Car il n'y a rien de plus extravagant, me semble-t-il, de plus comique et de plus touchant, de plus courageux et de plus fol que l'ambition qui te hante... Tu n'es pas riche, et tu as rêvé de gagner ta vie en étalant des couleurs sur de la toile et en essayant de vendre le plus cher possible, on ne sait à qui, ces couleurs étalées. As-tu mesuré, Léon, l'audace d'un tel projet ?

C'est une réflexion que je me suis faite il y a bien longtemps pour la première fois ; car j'ai toujours adoré les images, et nos Salons de peinture n'ont pas eu, depuis vingt ans, beaucoup de visiteurs plus assidus, plus respectueux que moi. Je dis : nos Salons. J'exagère. A l'époque où ma curiosité commença de s'éveiller sur les choses de l'Art, il n'y avait à Paris qu'un Salon ; il y avait « Le Salon ». C'est au palais de l'Industrie qu'on venait, chaque printemps, l'inaugurer. Ledoyen et le saumon sauce verte ont survécu ; le palais a été balayé ; un autre palais le remplace où deux Salons se font concurrence. En ce temps-là déjà, je pensais : « Où vont leurs toiles ? A qui vendront-ils tout cela ? » Or, une statistique m'apprend que pour 905 tableaux reçus au seul Salon des Artistes français, 3,206 ont été présentés le mois dernier ; que ce Salon compte environ 2,000 peintres ; que la Société Nationale des Beaux-Arts, dont l'Exposition vient de s'ouvrir à côté de celle-ci possède, elle aussi, plus de 1,500 adhérents ; que le Salon d'automne, le Salon des Indépendants, le Salon des femmes peintres, organisés depuis peu d'années, voient tous les ans s'empresser, se bousculer le long de leurs cimaises, et des cimaises aux plafonds, près de 3,000 artistes des deux sexes dont les noms ne figurent point, pour la plupart, aux livrets des grands Salons voisins. Est-ce tout ? Non. Il y a les petits Salons, il y a les expositions particulières ; il y a, dix mois par an, chez tous les marchands de tableaux de Paris, le défilé presque ininterrompu des « nouveaux », de ceux qu'on « lance » (et qui s'en iront tomber Dieu sait où !) ; des méconnus d'hier, des maîtres, sous-maîtres ou contremaîtres de demain... Un vieux peintre me dit :

— Nous sommes bien dix mille, à Paris, qui essayons de vivre de notre art.

— Dix mille peintres... cela peut bien faire, à l'année, trente mille toiles à vendre ?

— Oh ! fit-il en riant, plus que cela !!

Où les accrochera-t-on ?

Voilà, Léon, la question que je continue à me poser, à mesure que les années passent et que des hommes et des femmes continuent de peindre.

Observe ceci, d'ailleurs : le métier de peintre est le seul où cette angoissante question se pose.

Il y a, dit-on, des économistes qui se réveillent de temps en temps, la nuit, très inquiets, se demandant ce que deviendra le genre humain, le jour où il n'y aura plus de bouille sous la terre ? Je me demande, moi aussi, parfois ce que deviendrait l'industrie précieuse des tableaux, le jour où il n'y aurait plus de murs où les suspendre ?

Car tout est là, mon garçon, et les plus malins d'entre vous n'ont pas l'air de se douter que c'est, en peinture, une considération qui, dans un temps donné, primera toutes les autres.

Le sculpteur voit, dans ses rêves, se dérouler devant lui l'immensité des voies publiques et des jardins, et dort rassuré... Il y aura toujours, Léon, de la place sous le ciel pour des statues, et la preuve en éclate autour de nous, chaque jour. A côté d'un Louvre encombré, la place du Carrousel s'offre, vacante, à l'avidité de vingt sculpteurs, et pour chacun d'eux, M. Dujardin-Beaumetz a d'exquises promesses. Quand la place du Carrousel sera peuplée, nous irons, joyeux, vers d'autres places, et nous peuplerons les jardins et les quais, les boulevards et les carrefours. As-tu quelquefois, Léon, — triste habitant d'une cité où l'on ne trouvera bientôt plus le demi-mètre carré nécessaire à l'accrochage d'une estampe — as-tu songé que le Bois de Boulogne est sans statues, et qu'il a huit cents hectares ? As-tu pensé aux surfaces libres que la banlieue et nos départements tiennent — pour des siècles, Léon ! — à la disposition des statuaires qui ne veulent pas mourir sans avoir coopéré à la « commémoration » publique de quelqu'un ou de quelque chose ?

Pour d'autres raisons, dont l'évidence saute aux yeux, le romancier, l'auteur dramatique, le poète, le musicien échappent au souci dont s'attristera l'âme des peintres de demain. Il leur faut si peu de place, à ceux-là, pour emplir le monde ! Quelques brochures suffisent à « loger » les plus abondants d'entre eux ; Voltaire, Hugo et le père Dumas réunis sont — rangés le long d'un mur — moins encombrants que tel portrait dont un scrupule familial m'interdit de me débarrasser...

Alors... sens-tu bien, mon petit, ce qu'il y a de très troublant dans cette situation-là ?

La gravure, la musique, la littérature, le modelage, l'art dramatique sont des professions au libre et fructueux exercice desquelles notre société n'oppose nul obstacle matériel ; à la peinture elle en oppose un, formidable ; elle nous avertit : « Méfiez-vous, mes enfants. Vous n'existez qu'à condition qu'il y ait, dans le monde, des murs à habiller ; et nous sommes en train de manquer de murs ! »

Ceci, Léon, te semble comique, et tu penses, j'en suis sûr, que ton oncle se moque de toi ? Considère pourtant, mon garçon, ce qui se passe dans ton propre pays.

Tu conviendras tout d'abord, j'imagine, que les constructeurs de palais se font rares, et cela tient à diverses causes qu'il est superflu d'examiner ici.

Je n'examinerai pas non plus les raisons qui font qu'on ne doit pas s'attendre, en France, à voir avant quelque temps s'édifier des cathédrales, ni même se relever les églises qui menacent ruine ; ces raisons, tu les connais aussi bien que moi ; et voilà encore un débouché fermé à la peinture. As-tu remarqué aussi, jeune homme plein d'illusions, qu'à Paris notamment l'« hôtel particulier » se démode ? C'était, jusqu'en

ces derniers temps, le grand confort et le grand chic d'habiter sa maison, d'être pleinement chez soi dans la cobue... On a moins peur aujourd'hui des voisinages, des promiscuités ; on préfère au vieil hôtel de famille (impossible à chauffer, l'hiver !) le bel appartement banal où peut-être, en effet, certaines commodités, certains raffinements de confort sont plus facilement, et moins coûteusement obtenus. On vit donc un peu plus ramassé sur soi-même ; les tableaux encombrants qu'on avait, on les envoie à la campagne, et ce sont les toiles de moindre format qu'on recherche.

— Qu'à cela ne tienne, te dis-tu. Nous ferons des tableaux de chevalet, pour les maisons qu'on construira.

C'est là une consolation qui ne saurait être proposée, Léon, qu'aux peintres qui ont eu la chance de naître en des pays prolifiques... Les nôtres n'ont pas cette chance-là. Notre population n'augmente plus guère ; nous n'osons plus avoir d'enfants ; donc nous n'avons pas besoin de beaucoup de logis nouveaux, et, les murs nus à habiller se font rares !

Et veux-tu que je te donne encore deux raisons, mon pauvre petit, pour lesquelles ils se feront rares de plus en plus ? Les voici. Aie du courage, et écoute ton oncle jusqu'à la fin.

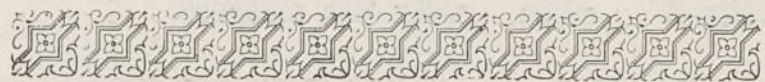
La première de ces raisons, c'est qu'une bonne gravure vaut mieux qu'un mauvais tableau ; d'autant qu'un mauvais tableau coûte toujours un peu cher, et qu'une bonne gravure coûte souvent très bon marché. Or, il s'en fait aujourd'hui d'excellentes ; et puis il y a les photographes, qui te feront une rude concurrence aussi. Nos ancêtres n'ont pas connu, Léon, ces terribles journaux illustrés qui, pour quinze sous (journal compris), nous font cadeau, de temps en temps, d'une parfaite reproduction de chef-d'œuvre « à encadrer ». Et voilà encore, au détriment de la peinture, des myriamètres de murailles menacés. Qu'est-ce que tu veux que, contre de telles forces, un barbouilleur médiocre entreprenne ?

Seconde raison : l'art n'est plus le domaine fermé d'une élite et l'amateur s'y étale avec une aisance, une autorité qui effarent. Les amateurs se sont constitués en syndicats ; les amateurs ont leurs Salons particuliers, où, ma foi, d'honnêtes petites œuvres s'exhibent. Ces gens ne font point, « sur le marché », concurrence aux hommes de métier, c'est entendu. Mais il suffit, Léon, qu'ils aiment leur peinture et ne trouvent personne qui consente à la leur acheter, pour que l'idée toute simple leur vienne d'en décorer leurs propres logis. Waldeck-Rousseau peignait, m'a-t-on dit, des aquarelles charmantes ; et Lévy-Dhurmer enseigne depuis quelques mois l'art du pastel à M. Léon Bourgeois, qui y réussit. Autant de places prises — ou réservées — sur d.s murs où jamais, par conséquent, tu n'accrocheras, Léon, tes tableaux.

Voilà pourquoi, mon enfant, je te plains un peu, et t'admire beaucoup. Alors, du courage... et puis qui sait ? Dans des wagons du Métro où l'on s'écrasait, j'ai vu des gens se ruer, jouer des coudes, tant bien que mal se creuser une petite place dans le tas... Je les suivais de l'œil ; au bout de deux minutes, ils avaient gagné les banquettes ; au bout de quatre, ils étaient assis.

Tâche de t'asseoir ?

PIERRE OU PAUL.



Chronique Musicale

OPÉRA-COMIQUE : CIRCÉ, poème lyrique en 3 actes de M. EDMOND HARAUCOURT, musique de MM. PAUL ET LUCIEN HILLEMACHER. ***** UN SINGULIER VIRTUOSE : SERGE KOUSSEWITZKY *****

Ayant erré des mois sur la mer poissonneuse, le divin Odysseus aborda dans l'île d'Æa, et c'est là qu'habitait Kirkè aux beaux cheveux, vénérable et éloquente déesse. Et tout le jour, jusqu'à la chute de Hélios, Odysseus et ses compagnons restèrent ainsi sur le rivage mangeant les chairs abondantes d'un cerf et buvant le vin doux.

Et quand Eôs aux doigts rosés, née au matin, apparut, le fils de Laërte étant monté sur la hauteur connu que cette terre était une île, et il vit de la fumée s'élever à travers une forêt de chênes épais. Alors, il divisa sa troupe en deux, et il commandait l'une, et Eurylokhus, semblable à un dieu, commandait l'autre. Et les sorts ayant été jetés dans un casque d'airain, ce fut Eurylokhus qui partit, avec vingt-deux compagnons.

Et ils arrivèrent bientôt devant le palais de Kirkè, construit en pierres polies. Et la magicienne chantait dans sa belle demeure. Alors, ils appelèrent et les portes du palais s'ouvrirent, et Kirkè parut et les invita à entrer dans sa belle demeure. Ce qu'ils firent à l'exception du seul Eurylokhus, lequel soupçonnait une embûche. Alors Kirkè les fit asseoir et mêlant des poisons au fromage, au miel, au vin qu'elle leur offrait, les enchantait. Et ils oublièrent la patrie. Et elle les frappa de sa baguette, et elle les enferma, changés en pourceaux, dans l'étable à pourceaux.

Mais Eurylokhus s'enfuit en toute hâte et revint annoncer au subtil Odysseus l'infortune de ses compagnons. Alors Odysseus dit : « J'irai ».

Et comme il s'éloignait de la mer, sur le chemin de la belle demeure, Herméias à la baguette d'or vint à sa rencontre : « Malheureux, dit-il, où vas-tu ? Imprudent qui t'aventures seul près du palais de l'empoisonneuse Kirkè. Mais je veille sur toi, et voici le remède qui te rendra insensible à ses enchantements. Et lui ayant donné une fleur toute blanche qu'il venait d'arracher de la terre, il s'envola. Et le divin Odysseus étant arrivé aux portes du palais, appela la magicienne. Et Kirkè, brillante, apparut. Et elle l'invita à entrer, et elle lui prépara le magique breuvage. Mais le héros protégé par le dieu, tira son épée, et Kirkè confondue, reconnut le divin Odysseus dont Hermeias à la baguette d'or lui avait annoncé la venue.

Alors, sur la demande du héros, elle fit sortir de l'étable ses compagnons changés en pourceaux et les touchant de sa baguette, leur restitua leur apparence première.

Et ils allèrent chercher leurs compagnons restés sur le rivage ; et ils tirèrent les nefs à sec, et ils revinrent vers la magicienne et ainsi, ils vécurent durant une année dans le palais de Kirkè, oublieux du doux retour, mangeant des viandes abondantes et buvant le vin doux.

Or, un jour, un regret les serra dans leur cœur et ils dirent à Odysseus : « Malheureux, souviens-toi de la patrie, souviens-toi de ta chère demeure ». Et Odysseus songea au doux retour, et il dit, le soir, à Kirkè : « O Kirkè, tu m'avais promis de me renvoyer dans ma patrie. Kirkè, il est temps de t'en souvenir ». Et Kirkè répondit en soupirant : « O divin Odysseus, tu ne resteras pas plus longtemps malgré toi dans ma demeure... »

C'est pourquoi, lorsqu'Eôs aux doigts de rose, née au matin, s'assit de nouveau sur son trône resplendissant, le fils de Laërte éveilla ses compagnons et leur dit : « Debout, mes amis ! Nous partons ! » Et tous pleurant de regret et de joie, se dirigèrent vers le rivage.

Déjà la mer violette berçait la nef noire aux voiles blanches ; déjà les voiles roses battaient des ailes dans l'air nacré.

Le divin Odysseus avait saisi la barre. Et, vêtue d'une longue tunique blanche, ceinte d'une ceinture brillante, un voile couleur de crépuscule sur sa tête, Kirkè, debout sur un rocher fauve regardait le sillage écumeux qui liait encore aux petites vagues fidèles la poupe brune de la nef fugitive...

M. Edmond Haraucourt n'a que peu modifié la légende homérique. Et quel besoin de la modifier ? L'arrivée d'Ulysse devant le palais de Circé, la première entrevue du héros réclamant ses compagnons et de la magicienne espérant une conquête nouvelle ; le séjour, heureux d'abord, d'Ulysse dans le palais de Circé, la volupté parfaite, l'oubli total ; puis le tourment du souvenir, la nostalgie, le départ enfin, ne formaient-ils pas les trois parties d'une action dramatique complète et parfaitement ordonnée en un admirable décor ?

M. Haraucourt a donc suivi presque pas à pas le récit que l'on vient de lire. Son originalité fut d'en faire sortir un symbole. La lutte de Circé et de Pénélope dans l'esprit et le cœur d'Ulysse, représente le duel sans merci des deux moitiés de la nature humaine : Chair et Pensée, Jouissance et Chimère, le désir de ce que nous n'avons pas opposé à la volupté présente, le goût de l'irréalisable souvent fécond, toujours néfaste au repos, l'irrésistible instinct d'échapper à la joie, de tenter encore et toujours la glauque aventure de la mer illimitée, et la victoire définitive, après mille combats, mille déchirements, mille incertitudes, de l'idéal sur la réalité.

Pourtant tous les ex-pourceaux de la magicienne ne revirent pas la terre bienheureuse d'Ithaque. Ils repartirent sans Elpénor.

Homère nous avait conté qu'Elpénor était un garçon peu intelligent qui, s'étant endormi sur une falaise, ne se souvint point en s'éveillant de l'endroit où il se trouvait, fit un mouvement malencontreux, tomba et se rompit les os. M. Haraucourt prétend qu'il était simplement amoureux et que, comme Ulysse le voulait contraindre à quitter Glycère, suivante de Circé, il préféra se noyer une bonne fois sous les yeux grands ouverts de la jeune fille étonnée. Notez bien que M. Haraucourt n'a point dit qu'Elpénor fut un sot. Elpénor aimait vraiment Glycère et quant au doux retour, il ne voulait pas en entendre parler, et quant à la chère terre de la patrie, il s'en moquait comme de sa première tunique. C'est pourquoi il préféra la mort à la vie sans Glycère. Ce qui peut signifier, si je ne me trompe, que l'asservissement à l'instinct primitif entraîne fatalement, à la limite, la ruine de l'individu et que, dans l'instant où la Volupté triomphe le plus magnifiquement, elle a le visage de la mort.

Ici un doute me vient : malgré les apparences, Elpénor est-il si différent d'Ulysse ? Il ne pouvait vivre sans Glycère, mais Ulysse ne pouvait se passer de Pénélope et c'est, n'est-il pas vrai, pour une raison pareille que celui-ci s'en va, que celui-là demeure ?

Si l'on s'en tenait à la lettre de la légende, cette thèse serait assez fondée. Mais, au fond, ce n'est pas cela. Ulysse et Elpénor, tout de même, ne se ressemblent guère : Elpénor a rencontré en Glycère le but suprême de sa vie. Il ne cherche, il n'attend plus rien. Au lieu que le plus grand attrait de Pénélope pour Ulysse, c'est d'être absente, lointaine, incertaine — c'est qu'il n'est pas sûr de la revoir, et qu'il se dé-

goûte vite de tout ce qu'il possède, quand cela serait la fille du soleil, Circé, et que pourvu qu'il ait tout ce qu'il n'a pas, il s'estime content. Or, ce que l'on n'a pas, ce que l'on n'a jamais, je crois bien que c'est cela précisément, l'Idée. Elle n'est rien autre chose que la raison décevante d'un éternel départ. Le plus grand attrait de Pénélope, c'est que Pénélope n'existe pas... Lorsque Ulysse reviendra à Ithaque, Pénélope fera bien de prendre garde à Circé, ou à une autre dont personne ne sait le nom. A moins qu'il soit si fatigué, si fatigué...

Quand on s'appelle Elpénor, on peut rencontrer l'Idéal, et suivant les circonstances, réaliser la joie divine, ou mourir de cette rencontre. Lorsqu'on s'appelle Ulysse, on ne peut pas le rencontrer, on vit de le poursuivre, sans s'apercevoir qu'on se crée, par besoin de mouvement, un prétexte à changer de place ; on meurt de fièvre et de lassitude, ou souriant pour avoir perdu la mémoire.

Le livret de M. Edmond Haraucourt offre toute sorte de particularités prosrites d'ordinaire des productions de ce genre : outre qu'il est plein de sens, de pensée, il est plein aussi de profonde poésie, de fortes images, de larges rythmes, de belles strophes et de beaux vers.

Pour ce qui est de la partition de MM. Paul et Lucien Hillemacher, elle a, d'un bout à l'autre, du mouvement, du nerf si je puis dire, de la puissance, de l'éclat ; autant de franchise et de vigueur pour exprimer le caractère héroïque du poème que de souplesse insinuante, d'ingéniosité capricieuse pour en traduire la grâce ; la déclamation est d'une justesse parfaite, les harmonies chatoyantes, l'instrumentation colorée. Libre de toute formule, négligeant les effets faciles, l'œuvre est d'une grande distinction et d'une rare sincérité. Elle a été chaleureusement accueillie par un public heureux de manifester en quelle sympathie et quelle estime il tient deux des artistes les plus probes, deux des plus nobles talents de ce temps.

Circé a été montée avec beaucoup de goût et tout le soin désirable. Les décors de M. Jusseaume ont de l'ampleur et des tons délicats. Mlle Vix est une Circé dont les gestes, le sourire, les yeux, non moins que la voix, sont infiniment séduisants. M. Dufranne — Ulysse — a une voix superbe qu'il conduit avec une magistrale sûreté. M. Devriès, chante délicieusement le rôle délicieux d'Elpénor. Mlle Maggie Tate, malgré son articulation défectueuse, est une Glycère aimable à cause de sa voix fraîche, de sa gracilité et d'une gaucherie tout à fait jolie. M. Vieuille trouble la fête chez Circé avec la plus louable énergie. M. Delvoye est amusant. L'orchestre, mollement dirigé, fut néanmoins très remarquable.

Le spectacle avait commencé par un innocent petit acte, *La légende du Point d'Argent* de MM. Henri Cain et Bernède, musique de M. Félix Fourdrain. Fort bien interprété par Mme Claire Friché, Mme Vallandri et M. Azéma, ce conte musical, mystique comme une romance d'Holmès, a beaucoup plu.

CH.-L. D.

*
**

On ne sourira plus désormais, lorsqu'on apercevra dans les orchestres la majestueuse et encombrante contre-basse ; on ne se demandera plus par suite de quelle ironie de l'art, il se fait que l'instrument qui tient le plus de place est justement celui qui se fait le moins entendre et qui joue dans le concert le rôle le plus modeste. Une petite révolution vient de souffler sur la famille des archets : désormais le violon et le violoncelle ont un concurrent redoutable : la contre-basse est réhabilitée, elle est descendue des gradins éloignés pour venir se camper sur l'estrade ; elle chante, elle pleure, elle se fait tendre, éloquente, chaleureuse, ardente, douloureuse : elle a trouvé des

(Lire la suite au dernier feuillet du numéro)



LEFORT. — Les Magasins du Louvre (La porte Marengo)

LES SALONS

Société des Artistes Français

Je me garderais bien d'essayer un jugement d'ensemble sur le Salon de la Société des artistes : je risquerais de me répéter, et puis j'aurais peur de ne pas mesurer suffisamment tout l'effort dont témoignent ces multiples envois, en constatant combien, souventes fois, ces efforts n'aboutissent qu'à un résultat insuffisant. Il est certain, que beaucoup d'exposants, par peur de passer inaperçus, se croient obligés d'exagérer la mesure utile : on voit grand, dans ce salon : mais on se tromperait fort si l'on disait que toutes ces œuvres grandes sont de grandes œuvres. Il est des artistes, là, qui agissent par tradition, des artistes, qui occupent une partie de l'année à s'hypnotiser sur leur envoi au Salon annuel, à rêver cimaise, panneau, médaille, etc., et n'ont guère de temps à donner à l'Art, l'Art désintéressé, l'Art qui vous met les broches ou le ciseau en main, quand il lui chante, quand il a quelque chose à exprimer. De là la forte proportion de devoirs annuels qui n'ont d'autre signification que celle d'un devoir.

Je dois toutefois reconnaître que l'exemple de la Nationale a piqué au vif la Société des Artistes, et que MM. Bisson, Colin, Claudinon et leurs collaborateurs chargés d'organiser le Salon, se sont employés à mieux agencer l'accrochage, à mettre plus d'air entre les œuvres, à leur chercher des harmonies favorables, de même que Laurent, à la sculpture, s'est appliqué à mettre en lumière, tous les plâtres, marbres et bronzes — et même navets — confiés à sa sollicitude. Donc je marque un bon point à tous ces travailleurs aimables, qui assument, le sourire aux lèvres, une besogne

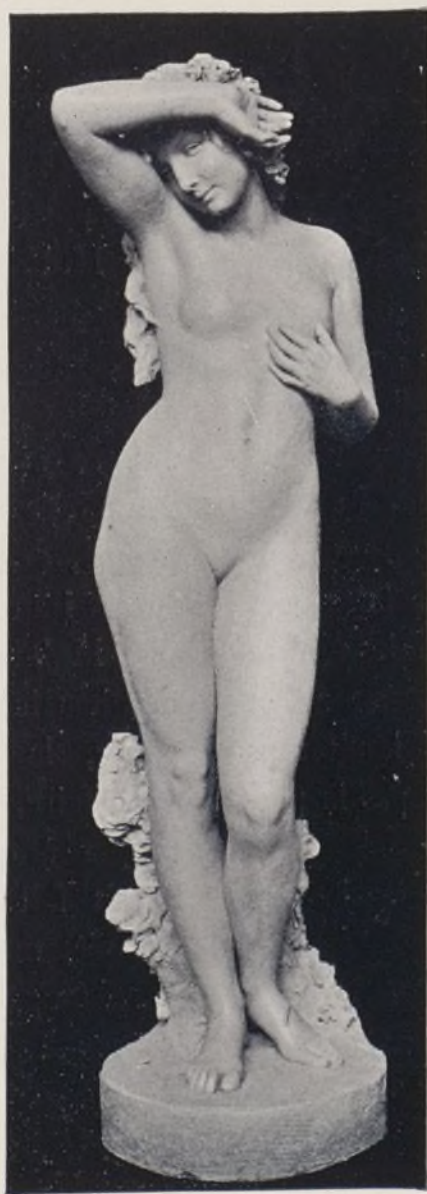
écrasante et difficile, où il n'y a à recueillir, que mauvaise humeur, paroles amères, et rancunes ingrates, et je passe de suite à l'analyse sommaire des œuvres, en commençant par la

PEINTURE

LES VEDETTES

M. Bonnat, par la haute situation qu'il occupe dans le monde officiel et dans la société parisienne, est certainement un

des artistes les plus considérables d'aujourd'hui; aussi devait-il nous donner son portrait de M. Fallières, comme il nous a donné ceux des hommes politiques qui furent Présidents de la République. Certes, le portrait de cette année témoigne encore d'une grande force : il a l'accent brutal et un peu métallique des portraits habituels de M. Bonnat : le Président assis se détache sur un fond violent; mais, en dépit de l'établissement solide des plans, le visage grimace quelque peu, le dossier du fauteuil avance, avec son ton vert inharmonique; l'attitude même a je ne sais quoi de gêné. Je doute que dans un siècle, la postérité prenne à regarder ce portrait autant de plaisir que nous en trouvons à contempler un portrait de *Syndic*, par Jordaens, par exemple. En revanche, j'admire avec joie l'esquisse enlevée de verve que M. Bonnat expose de son portrait de *Paderevski*. Cela, c'est de l'art et du meilleur : il y a, dans l'indication des yeux, dans la construction de



M^{lle} DEBIENNE.
Eveil à la vie (statue plâtre)

REPRODUCTION
RIGOREUSEMENT
INTERDITE

la tête, dans le nervosisme du masque, dans la légèreté des cheveux, un ressouvenir de certain maître espagnol que M. Bonnat a beaucoup étudié; c'est une œuvre d'anthologie infiniment précieuse.

M. Jean-Paul Laurens se repose de ses grandes compositions, en nous envoyant ce *Pietro* qui est peut-être bien un portrait. Debout, la mine fière, en costume noir à plastron, la figure à barbe blonde encadrée du bonnet à rabat, le personnage est d'une superbe insolence, en ce décor de féodalité lointaine : et c'est peint délicieusement. Du même maître un carton nous promet une grand œuvre prochaine; c'est intitulé : *Guelfes et Gibelins* : dans le soir, à la flamme des torches, un cortège se déroule : ceux qui portent le corps; ceux qui portent les insignes de la cité, les armes; toute une théorie de gens en costumes qui ressuscitent du texte de la vieille chronique, sous le crayon savant du peintre. Œuvre consciencieuse et mouvementée que M. J.-P. Laurens a composée avec sa science précise, qui n'abandonne rien au hasard.

Et pas très loin de là, tout le monde ira voir le *Lion*, de M. Aimé Morot. Certes les deux têtes de jeunes filles de l'éminent artiste sont d'un art délicieux avec leurs corsages de velours noirs et leurs chevelures blondes, mais le lion leur fera du tort. Ce lion est extraordinaire, superbe, majestueux, terrible. Il triomphe. Dans son antre, les griffes retenant les restes de la bête qu'il a dépecée, il a une splendeur et une majesté sans égales. M. Aimé Morot est un peintre très habile : trop habile, diront quelques-uns; mais il y a tant d'art, tant de puissance, tant de vie intense dans son lion, qu'on en oublie son habileté, pour ne plus percevoir que la sensation que donne un pareil morceau de peinture : et l'on admire sans réserve.

Et puisque je parle d'habileté, je suis amené au tableau de M. Joseph Bail : *Coin de lingerie chez les dames hospitalières de Beaune*; j'ai souvent reproché à M. Joseph Bail de pousser trop loin le trompe-l'œil, et de ne se défendre point d'une certaine sécheresse résultant de la précision aigüe de ses lumières sur les objets : son tableau de cette année, je le reconnais avec joie, me donne pleine satisfaction; l'artiste a élargi sa manière de peindre; il est désormais un coloriste; moins d'artifice dans la distribution de la lumière, plus d'enveloppe dans le relief de ses figures, plus de simplicité dans sa composition qui produit d'autant plus d'effet, qu'il est moins apparent qu'elle en veuille produire. La religieuse qui porte la pile de serviettes, et celle qui est tournée dans la pénombre sont admirables de geste, d'expression, de couleur. Voilà une œuvre de premier plan, une de ces œuvres rares qui réjouissent les contemporains et glorifieront leur auteur, dans le temps à venir.

Roche-grosse reprend haleine après sa grande toile de l'an dernier avec deux œuvres d'histoire anecdotique où il a mis la magie de sa couleur au service d'une composition adroite. Titre : *Ambassadeurs barbares à la cour de Justinien et le Bain de l'impératrice Théodora*. La culture littéraire qui est sienne incitait le peintre à aimer cette ère byzantine dont la splendeur nous apparaît un peu comme un rêve et dans les deux sujets qu'il interprète, l'un tout de mouvement et de brio, l'autre tout de grâce, tout d'enchanteresse féminité, l'éminent artiste a trouvé prétexte de montrer une fois de plus comment il convient de ressusciter des types quand on fait de l'archéologie : les gens qu'il habille des costumes d'autrefois sont bien tels que ceux qui devaient en ces époques lointaines revêtir ces costumes. C'est à ce prix d'ailleurs que le peintre d'histoire peut se hausser hors d'une figuration monotone et insignifiante. On sait de reste que Roche-grosse depuis longtemps a donné tous ses efforts à fuir la banalité, et ce n'est pas la première fois que je le constate, avec joie.

Parmi tous les paysagistes qui nous racontent les saisons, le long des cimaises, il en est quelques-uns qui sont particulièrement fêtés depuis longtemps : c'est à leur tête M. Harpignies, que les années n'atteignent pas, et qui à chaque manifestation annuelle

de la Société des Artistes vient prendre son rang avec ses deux tableaux traditionnels. Le vieux maître expose cette année deux pages très dignes de son grand talent : *Souvenir du Cap-Martin* et les *Oliviers à Menton*; il y magnifie l'arbre qu'il connaît si bien, et l'on ne peut que louer la belle ardeur qui, dans le soir de sa vie, lui permet d'ajouter de nouveaux couplets à cette chanson de la nature, qu'il chante sans lassitude depuis soixante ans.

M. Guillemet sera très remarqué cette année avec son grand tableau : *Equihen* (Pas-de-Calais) : ce n'est pas d'hier qu'il est sur la brèche : on connaît de lui nombre d'œuvres attachantes : mais nulle plus que celle d'aujourd'hui avec ce grand ciel aérien qui plane sur la falaise, avec ses bicoques si juste semées parmi les verdure fouettées du vent, n'est capable de justifier sa réputation. J'ai entendu dire que son nom était déjà prononcé pour la médaille d'honneur du Salon actuel : je n'en ai pas été surpris.

Camille Delpy, lui aussi, est un vétéran du paysage, et parce qu'il a beaucoup produit, et produit sans bruit, il est de bon ton de ne point s'épancher à son endroit en dithyrambes supercoquettieux : pourtant, devant son tableau *Le Goulet, matinée d'été*, on ne peut pas ne pas s'apercevoir que Delpy est un délicat et un sincère; qu'il a une admirable technique, qu'il compose son paysage en homme qui comprend la nature, et qui l'aime, et qui la ferait aimer, s'il était nécessaire. Cette année, il est tout spécialement heureux : il a dit avec une émotion puissante la douceur d'un jour d'été qui se lève, la beauté du ciel où s'envolent des nuées roses, les rives boisées de la rivière qui vont s'éveiller d'un délicieux apaisement. Peut-être conviendrait-il de rendre à Delpy la justice qui lui est due et de lui accorder, à l'occasion de cette œuvre, la croix qu'on lui fait depuis si longtemps attendre.

Dans une toute autre harmonie, Franc-Lamy ne mérite lui également que des éloges, et ses deux envois : *Le pont de Tolentini* et *Venise*, sont de ceux devant lesquels les délicats s'arrêteront avec ferveur. Il semble que l'étude fervente à laquelle Franc-Lamy s'est adonné soit comme aquarelliste, soit comme aquafortiste, — car il a gravé des planches qui marquent parmi les plus belles d'aujourd'hui, et ses estampes en couleurs sont de celles qui font date dans un mode d'expression d'art, — il semble que cette longue étude patiente ait assoupli son exécution, allégé son chromatisme ardent, et forcé sa vision à des transparences et à des finesses qui sont bien du domaine de la peinture à l'huile, mais sortent absolument des qualités courantes des paysagistes plus habiles peut-être, moins artistes sûrement; Franc-Lamy est aujourd'hui le peintre qui nous donne l'interprétation la plus personnelle de Venise, de Florence et aussi de la Hollande.

Ici je veux citer encore dans un autre ordre d'idée : la *Veilleuse*, et la jeune femme en costume de chasse, *Hallali*, deux morceaux de virtuosité, d'une impeccable exécution de M. Jacquet; le calme et fin profil de femme, *Giovannina*, du maître Jules Lefebvre, et les portraits de MM. Fr. Flameng et Chartran.

M. François Flameng cette année nous offre des harmonies bleus-gris, d'une saveur toute particulière : ici, c'est le portrait de M^{me} M. dans un décor somptueux de nature, une figure enlevée comme un air de bravoure, de verve éloquente, là, c'est *Soir de mai*, portrait de M^{me} F.F., une note plus intime, un printemps qui est une caresse, une beauté douce qui est un poème, deux œuvres de distinction et d'élection, auxquelles le succès ira naturellement.

M. Th. Chartran a fait du portrait de M^{me} P..., une œuvre dominatrice : Debout, en un costume clair d'une suprême élégance, la figure apparaît de face, le regard énigmatique et volontaire, sous l'or des cheveux ondulés; l'attitude fière fait songer à quelque Diane superbement insolente, qu'un caprice aurait fait se mêler au troupeau des humains, pour les plus complètement asservir. M. Chartran a peint cette œuvre avec sa belle fougue toujours jeune, et ce portrait triomphera au salon de 1907.

Et je m'arrête encore devant Barillot, un maître animalier, qui, dans un paysage calme nous montre deux ânes : *Bijou et Rigolo*, deux figures de bêtes intelligentes, interprétées avec une sûreté louable. L'âne est un des animaux les plus difficiles à représenter, parce que c'est un des plus curieux au point de vue de la mobilité de l'expression et des contrastes des formes et des volumes; on a médité de lui : il semble qu'il ait voulu se venger sur les artistes qui ont tant de peine à ne pas faire de lui qu'une caricature. M. Barillot, devait à sa qualité d'être un des chefs incontestés de l'école contemporaine des animaliers, de faire de l'âne une étude sérieuse : il y a réussi et il convient de l'en féliciter.

LE DÉCOR ET LE NU

Il y a toute une série de grandes toiles que leurs auteurs destinent à la décoration d'édifices publics ou de demeures particulières : on en a mis quelques-unes dans une galerie du rez-de-chaussée; d'autres défient la hauteur du rez-de-chaussée, et sont maintenues au premier étage. Je dois vouer qu'il y en a de terribles — et terribles ne signifie pas ici qu'elles ont une spéciale splendeur. — Aussi je me bornerai à citer des œuvres plus modestes de mesures et qui me semblent porter ces qualités essentielles que l'on doit exiger d'une peinture décorative.

Voici d'abord les deux très clairs et très beaux panneaux de M. Enders pour la mairie de Romainville : *Romainville au temps de Paul de Kock*, et *Romainville en 1900*; puis ce sont les deux toiles de M. Henri Martin : *Crépuscule*, une large composition pour la Sorbonne, à laquelle je préfère l'autre œuvre que le même artiste a exécutée pour la salle des mariages de la mairie du X^e arrondissement; et ce sont encore : *L'après-midi d'un faune*, où M. Henri Farre a couché sur l'herbette, à l'abri d'une ombrelle rouge, une jeune femme en costume moderne, clair, tandis qu'un dieu terme sourit dans sa barbe de pierre, une page vraiment charmante de couleur; les *Vampires*, de M. Czok, cinq femmes nues, qui se disputent une tête d'homme, une toile pleine de qualités, curieuse, originale, avec d'énormes défauts; les *Ondines*, de M. Glaize, de jolies et souples figures nues qui glissent sur l'eau, tandis qu'un rayon de lune éclaire, dans le cadre d'un bois sacré, une antique statue de marbre blanc; *Lunch dans un parc*, une élégante et claire vision mondaine de M. Tardieu; *Le Blé*, de M. Dupuy; *Le jardin de Cupidon*, de M. Lorimer, des jeunes en blanc qui s'aplatissent devant une statue de Cupidon, tandis que d'autres s'échappent pour ne point subir la tyrannie du dieu polisson : composition étrange et peu originale, que rachètent de délicates qualités d'exécution et de couleur; *Le dernier camarade*, triptyque de M. Vila-y-Pradès : l'histoire d'une fille que le printemps a grisée, et qui, mère et abandonnée, bafouée par les gens de son pays (pourquoi?), n'a que détresse quand vient l'hiver, et ne connaît plus d'ami que son chien. Ce n'est pas inédit comme conception mais M. Vila-y-Pradès y montre un très beau talent et un sens heureux de composition et d'expression.

Est-ce que le nu ferait faillite, à la Société des Artistes? Il devient rare, j'entends le nu qui révèle une étude sérieuse, le nu qui ne relève pas d'une vaine et imbécile imagerie.

M. Louis Ridet pourrait intituler son tableau : *le Bain interrompu* : « excitation d'un cygne majeur à la débauche »; sur le bord d'un étang, une jeune personne se couche dans le simple appareil de la beauté qui depuis longtemps s'est arrachée au sommeil, et une de ses compagnes, en costume de ville, celle-là, cherche à attirer vers elle un cygne, en l'aguichant d'une croûte de pain. Mais le cygne résiste; depuis l'aventure de l'ancêtre, les cygnes sont peut-être de mœurs plus sévères; en tout cas, l'œuvre de M. Louis Ridet est joliment peinte, et loin d'être banale. M. Léon Comerre nous montre, sous une *Pluie d'or*, une jeune beauté nue d'une grâce un peu apprêtée, mais d'un charme certain. Et je ne vois plus guère à citer que la *Danse du paon*, aux *pays Khmers*, un un torse cambré, émergeant nerveux et souple de draperies

aux harmonies d'émail, une figure vraiment délicieuse de M^{me} Consuelo Fould, qui, enfin, se laisse aller à son sens de la couleur et de l'expression; *Féline*, de M. Eschemann; la jolie *Jeune fille et pavots*, de M. Guinier; *Réverie*, une figure couchée sur des draperies aunes et orangées, en un jour ensoleillé, une délicieuse étude de Many Benner, dont on remarquera encore la simple et claire figure : *Soleil du matin*. Et d'autres encore de MM. Vincent Anglade, Azema, Ed. Muller, Jacques Cancaret et Bisson, dont certains goûteront fort les *Roses de Noël*.

PHILOSOPHIE, SOCIOLOGIE ET GALIMATIA

J'ai dit depuis longtemps combien j'approuvais l'art employé à magnifier le geste auguste du travail : combien il était heureux que la beauté du geste collectif ne restât pas inaperçue des peintres et quel enseignement salutaire pour la foule c'était de l'habituer à voir autre chose, dans un groupement de personnages actifs, qu'une image de la vie considérée étroitement sous le rapport des détresses physiques ou morales qui atteignent l'individu aux prises avec les difficultés de l'existence. Et je ne vois que des éloges à faire à l'œuvre toute de joie et de lumière où M. Guillonnet nous montre des vendeuses au travail, *la Remontée*, œuvre qui me plaît autant que *la Procession de la Vierge en Provence* du même artiste; à la toile si parisienne où M. Lefort a si bien saisi la ruée de la foule au magasins du Louvre, un jour d'exposition; au *Soir de fête* qui est un prétexte à M. Adler de nous montrer un grouillement de foule, parfaitement homogène, sous une lumière blonde et dans une manière plus souple et plus fluide de ton où s'affirme son beau talent, au *Dimanche au Village*, de M. Troncet, des gars bretons et des filles qui dansent aux accents d'un accordéon; au *Marché provençal* de M. Gagliardini, plus lumineux que jamais; au *Marché de Sfax* de M. Luccas-Robiquet; au *Vanneur* vigoureux de M. Rousselin, une mâle figure qui surgit sur un fond de lumière radieuse; à la *Sortie de l'hospice de Lille*, d'une tenue si simplement grave de M. Jamais; à l'*Usine de feu*, une toile épisodique bien composée de M. Thomassin, à d'autres œuvres encore de MM. Desportes, Carlos Vazquez, Eug. Thirion, José Malhoa.

Mais à quoi bon vouloir faire dire à la peinture ce qu'elle ne peut pas exprimer? A quoi bon s'épuiser en efforts vains, en déclamations saugrenues pour poser soi-disant l'équation des problèmes sociaux qui échappent à l'expression plastique et ne pourraient se signifier qu'avec des symboles tellement outrés qu'ils friserait le ridicule. Il y a notamment une grande machine dont la moindre prétention doit être de réformer l'humanité. Je ne connais rien de plus inutile, de plus fâcheux et de plus triste, étant donné que celui qui a perpétré cet immense et illisible rébus ne manque pas de qualités de peintre; mais au lieu d'une grande leçon sociale, au lieu d'un cri retentissant d'humanité, il n'aboutit qu'à un galimatia malsain, qu'à une abracadabrance prétentieuse et sottise devant laquelle on fuira sans comprendre et pour laquelle, si l'on tâche de comprendre, on n'aura qu'un haussement d'épaules.

M. Jonas a saisi sur le vif une scène des grèves du nord, *les Roufions*, qu'il interprète avec talent : il s'agit d'un homme et d'une femme que la foule des grévistes, citoyens libres qui se réveillent au nom de leurs droits, frappent à coups de matraques. Le même artiste expose une œuvre de tenue sévère qui sera fort remarquée : *les Marguilliers*.

M^{lle} Rondenay, elle aussi, veut nous attendrir avec son triptyque. *Les trois huit : travail, plaisir, sommeil*. Au milieu, les hommes au travail dans la tranchée (mais pourquoi ces airs tragiques); à gauche, l'heure de la soupe : le père avec l'enfant, et la ménagère qui apporte sur la table le fricot fumant (mais pourquoi cet atmosphère de deuil); à droite, l'homme couché, nu sous son drap : le jour est levé, l'homme dort encore (mais pourquoi



FRANC-LAMY. — Le pont « dei Tolentini » à Venise

Michel, phot.



DELOY. — Vue du port de Cannes.



GAGNEAU. — Les feux de la Saint-Jean



M^{me} ANNA DE CARRIÈ. — Sans pain, sans asile

Moreau, phot.



DEUTSCH. — Le Maître

Moreau, phot.



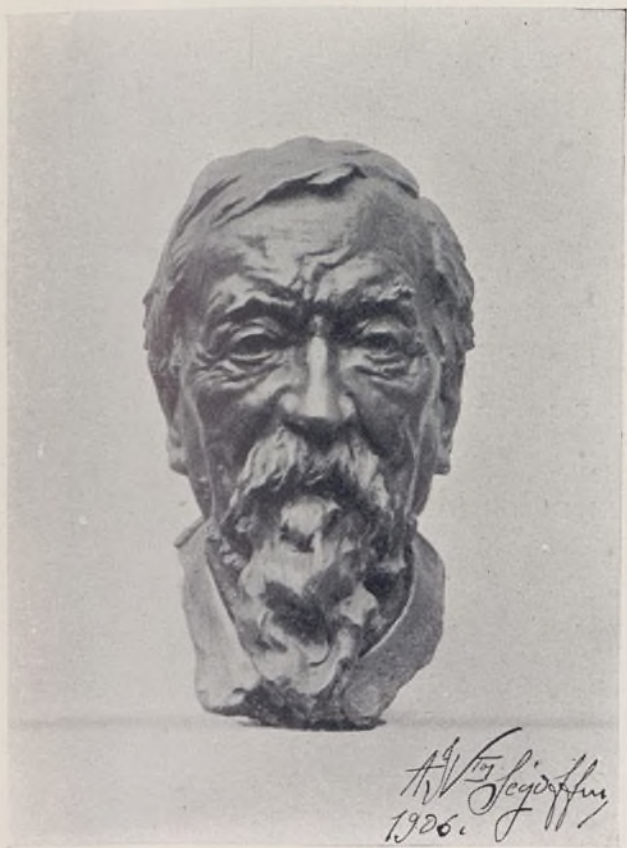
WEISZ. — Fiancée slave



M^{me} CONSUELO FOULD — La danse du paon aux pays Khmers



SOUZA PINTO. — Le baquet de bleu



Lansiaux, phot.
SEGOFFIN.
Buste de Félix Ziem (face)



DEVAMBEZ. — La fête place Pigalle



Lansiaux, phot.
SEGOFFIN.
Buste de Félix Ziem (profil)



Moreau, phot.
CHECA. — La balle



Copyright 1907 by Arno

MATIGNON. — L'heure tendre

Moreau, phot.



Moreau, phot.
CABRET. — Le sommeil de Manon



Moreau, phot.
CLAIRIN. — Fantasia au Maroc



Vizzavona, phot.
MAILLAUD. — Foire de la Madeleine à Argenton-sur-Creuse



MANCEAUX. — Lazare



M. DE WENTWORTH. — Roosevelt.

cette disposition anti-hygiénique ? Il n'y a pas de misère qui puisse obliger un homme nu à coucher sous une tabatière ouverte. Coucher dans ces conditions, auxquelles rien n'oblige, c'est solliciter la pneumonie). Quand avec cela, l'exécution, par un excès pour prouver une virilité talentueuse, n'offre que des morceaux d'école, dans l'exagération du geste, on n'a plus devant soi qu'un placard déclamatoire.

PETITES IDÉES ET PETITES HISTOIRES

A côté de ces indigestes tartines, on va se reposer aux petits tableaux, où les peintres n'ont eu que le souci d'être peintres, sans s'embarrasser de mettre dans l'objet de leur peinture autre chose que des qualités de peinture, et sans nous forcer à un effort de compréhension, par d'incompréhensibles anecdotes. Et l'on est heureux de regarder *le Choix d'une épreuve*, de M^{me} Hilda; *Oiseaux de mer*, et les petits beigneurs de M^{me} Virginie Dumont-Breton; *Après le bain*, de M. Bréauté, une jeune femme qui vient de prendre son bain, et dont une soubrette va sécher la beauté nue, à l'aide de serviettes qu'elle chauffe à la cheminée, une jolie œuvre dont les effets de lumière tamisent alors l'éminent coloriste; *le Sommeil de Manon*, de M. Calbet qui trouve prétexte à une charmante figure de femme couchée; *Jeune servante versant du lait*, de M. Franck Bail, une simple figure au geste vrai; *Hérault du temps d'Edouard III*, de M. Georges Joy; *Récolte de pommes de terre dans un jardin écossais*, de M. Lorimer, qui semble enclin à remplacer la puissance par la joliesse, ce qui est à regretter; *la toilette*, de Rodolphe Ernst, qui demeure le coloriste robuste, depuis longtemps apprécié; *la Halle* et en *Côte*, des poèmes de couleurs, de M. Checa, avec de délicieuses figures de femmes espagnoles; *les Vieux*, de M. Benoît Lévy, qui est encore en progrès, et dont la palette a plus de force harmonieuse, plus de richesse, sans vain éclat; *Le baquet de bleu*, et la fillette de M. Souza-Pinto; *le Maître*, de M. Deutsch; jamais M. Deutsch n'avait donné d'œuvre meilleure : il a élargi sa manière, il s'est départi des sècheresses que je lui reprochais, et il s'est évadé en plein colorisme. *La résurrection de Lazare*, par M. Manceau; *La prière pour les marins perdus*, de M. Landeau, grand tableau qui est plus solidement peint qu'il n'est heureusement composé.

HISTOIRE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Il me semble que le petit tableau de Devambez, *l'Assaut* est une des peintures d'histoire les plus complètes du Salon, et cela prouve que l'on peut évoquer toute une époque lointaine, sans employer des kilomètres de toile : dans cette petite toile, le peintre nous fait assister à une ruée de combattants au flanc d'une montagne. Ils ont l'air d'être cent mille : on les voit grimper, taper, rouler, vaincre, mourir; c'est extraordinaire de mouvement, de vérité, et aussi d'érudition. Devambez qui avait fait en cette œuvre la part de l'autrefois, dédie aux historiens à venir l'aspect de la *Place Pigalle*, un jour de fête, et c'est un autre grouillement de foule : seulement les manœuvres héroïques à l'abri du bouclier sont remplacées par des manœuvres moins héroïques, mais non moins bruyantes des manèges de chevaux et de cochons de bois.

M. Fouqueray, qui est un des peintres d'histoire les plus curieux d'aujourd'hui, évoque en une œuvre d'un grand caractère *Le Ça-Ira au combat du cap Noli*, 24 ventôse, an III. Il a traité l'épisode avec ce parti-pris de sobriété qui lui est cher, et son œuvre n'en est que plus émouvante.

Je citerai encore : *le Linceul d'un héros* (29 décembre 1793), un cortège dramatique, largement peint par M. Jacquier; *Vers la Frontière*, de M. R. Desvarreux, *les funérailles d'un patriarche à Venise*, une belle composition peinte avec un magnifique éclat, par M. H. Rousseau; *Pichegru en Hollande*, une des meilleures toiles que M. Boutigny ait signées; *la Veille de Waterloo*, de

M. Chartier; *Fantasia au Maroc* et *Marché à Madrid en 1868*, deux œuvres enlevées de verve par le maître qu'est Clairin; et, pour finir sur deux pages d'histoire contemporaine, *Une séance à la Chambre des Députés* (ou l'apothéose de Jaurès) par M. Rousseau-Decelle, et le *Comité de l'Association des Journalistes républicains*, une œuvre sagement ordonnée et peinte solidement de M. Laignement.

LEUR BEAU PHYSIQUE

Je crois que jamais il n'y eut tant de portraits : les uns sont simples; d'autres se présentent avec un certain appareil; d'autres encore, avec une prétention à la simplicité, sont d'une conception compliquée. Cette année on remarquera même que le chien et le canapé Louis XV sont deux éléments en faveur dans ce genre : que de chiens de races aristocratiques! que de canapés Louis XV que des ébénistes insuffisamment instruits du style ont matinés de décor Louis XVI! Il y en a de toutes les couleurs, et tous poils. Serait-ce à dire que désormais un portraitiste devra comme qualité primordiale savoir peindre des bêtes et des vieux meubles? J'en appelle, pour me renseigner à M^{me} Vallet-Bisson, qui expose avec un très délicat portrait de femme en gris, un autre portrait brillant de femme en blanc, avec un levrier russe; à M. Ch.-Jos. Watelet, et son portrait de femme assise sur un canapé; à M. Galand, à M. Lavergne qui font de même, à M. Franzini d'Issoncourt, dont le jeune garçon fort bien peint s'accompagne d'un chien; à M. Albert Lambert, qui lui en tient, dans son portrait de jeune femme et d'enfant, par un canapé Louis XVI.

Mais il a d'autres portraits sans ces accessoires : *Le président Roosevelt*, tout vêtu de gris et debout, par la marquise de Wentworth; *Henri Maret*, assis, par M. H. Dubreuil; et d'autres encore excellents par MM. Albert Laurens, J.-Pierre Laurens, Gabriel Guay (*M. Berteaux*); Gourdault, Moreau-Néret, Alfred P.-S. Clotz, Emily Hart, Dupuy, Jules Cayron, Csok, R. Collin, Bourgain, Alph. Besson, J. Akesson, Tattegrain, Selmy, Paul Stech, Patricot, R. Maillart, Pinta, Didier, Tourné, Popelin, Ph. de Winter, Baschet, Bastet (*Portrait de S. A. Mahommed-en-Nacer, bey de Tunis*), Cormon, Brouillet (*Portrait de M. Liard*), Fournier (*Sully-Prudhomme*), et Vergeaud : celui-ci expose un portrait de femme âgée, et il me semble bien que ce portrait a dû être fait avec tendresse. C'est une vieille maman que l'on connaît bien et que l'on raconte sans lui mentir et sans se mentir à soi-même. Devant cette œuvre forte et bien venue, je me rappelais, pour



FOUQUERAY. — Le « Ça-ira » au combat du cap Noli

Moreau, phot.



LAURENS (J.-P.). — *Pietro*
Moreau, phot.



LANDAU. — *Pour les marins perdus*



FLAMENG. — *Soir de Mai (Portrait de M^{lle} F. F.)*
Moreau, phot.



PICABIA. — *Port de mer dans le Midi*



CLARA. — *Ame et matière*



BERTHÉLEMY.
Tourmente du Sud-Ouest; — bateau de pêche demandant du secours.



GUILLEMET. — *Eguihen (Pas-de-Calais)*

Moreau, phot.



BONNAT. — *Portrait de M. Fallières, Président de la République* Moreau, phot.



CHARTRAN. — *Portrait de Mme F.* Moreau, phot.



GUAY. — *Portrait de M. Berteaux et de sa petite fille*



LIARDO.
Buste de M. Jules Cardance.
(buste bronze)



M^{me} DIÉTERLE. — *Sortie du troupeau*

Braun, phot.

la sensation qu'elle provoque, certain petit portrait que Rembrandt fit de sa mère : dans le masque, dans les yeux, dans le geste, dans le parti-pris de vérité, il y avait je ne sais quoi d'attendrissant ; on devinait l'étroite communion du peintre et du modèle ; on devinait qu'une âme avait guidé la main, et l'on se sentait pris. J'aime les portraits des vieilles mamans, quand ils sont peints comme celui de M. Vergeaud.

Je veux donner une mention à part au groupe et figures que M. Lopez Mezquita intitulé : *Mes amis* ; de tous les Espagnols qui envahissent un peu le salon et qui d'ailleurs prouvent la renaissance pleine de sève de l'école espagnole contemporaine, ceux de M. Mezquita sont, à mon sens les plus remarquables : chez lui point d'effet artificiel ; c'est fort, c'est robuste, c'est puissant, et c'est la vie : une œuvre comme celle-là suffit à établir la réputation d'un artiste.

AU COIN DU FOYER

Il y a encore des artistes qui, à l'exemple des grands Hollandais du XVII^e siècle, se contentent — et comme ils ont raison ! — de surprendre la vie tout près d'eux, dans la chaude atmosphère du foyer. Aux objets qui leur sont familiers, ils trouvent cette beauté spéciale dont une longue habitude fait une harmonie, et aux êtres qui leur sont chers, ils demandent une expression, un geste qui intéresse leur émotivité, et à laquelle ils intéressent la nôtre. Pour peu que l'artiste ait le tact de traiter son sujet dans une mesure restreinte, qu'il ne veuille pas en faire des « minutes encombrantes » qui, alors, ne nous retiennent plus, c'est parfait. Ainsi M. Georges Nicolet dans un salon nous montre une jeune femme, ici en blanc, là en rouge : cela s'appelle *Five O'Clock* et *Fleurs de fête* ; c'est vrai, c'est simple, et c'est joliment peint, on n'en demande pas davantage, et cela suffit à assurer le succès.

M. Walter Mac Ewen, devant un *Portrait d'ancêtre*, arrête debout, vue de dos, une jeune femme en peignoir blanc : on devine à sa taille que tout en contemplant l'image du passé, elle prépare l'image de l'avenir : et c'est un fort beau morceau de peinture. M. J. Geoffroy nous conduit chez les humbles, dans une chambre, où une mère attentive soigne un petit malade. Il y a là des noirs, des gris et des blancs d'un pinceau délicat. Avec M. Grün, nous sommes dans une salle à manger luxueuse, au moment où une soubrette accorte scrute ce qu'il reste de vin dans une bouteille de champagne : prétexte à entourer cette figure élégante — trop élégante peut-être — de natures mortes bien peintes et bien groupées sous une lumière bleutée et orangée, d'un effet adroit ; titre : *Effet de lumière*.

Et je cite encore la femme en camisole, de M. Troncy, à qui je reprocherai un peu de vulgarité : le vrai n'est pas essentiellement vulgaire ; *Sur les images*, la très belle œuvre de M. Lobel Riche ; la fillette qui feuillette un livre d'images, sous l'œil attendri de sa jeune mère en toilette jaune et de son père, une page de couleur vibrante, d'une composition adroite ; les délicieux intérieurs de M. Chayllery : *les Conseils de la grande sœur* et *Intérieur*, dans cette lumière enveloppée qui révèle un coloriste délicat, deux petites œuvres qui sont deux petits chef-d'œuvre ; *L'été* de M. Saint et *Charité* de M. Lemeunier, dont le tableau, bien peint, eut gagné, étant donné le mince intérêt de l'épisode, à être traité en une mesure plus réduite.

COMÉDIE RÉELLE ET RÉALITÉS ARTIFICIELLES

Le monde se donne à lui-même la comédie et de cette comédie, si singulièrement artificielle, au rêve, il n'y a qu'un pas. Il me semble que M. Matignon l'a très heureusement franchi avec son *Heure tendre*. De tous les bateaux de cette année — les bateaux se portent beaucoup au salon de 1907 — où soupirent des couples énamourés, celui de M. Matignon est le plus sédui-

sant. C'est un soir de fête : les ballons lumineux enguirlandent les Trianons et les barques, et leurs reflets sourient à la surface de l'eau. Dans leur nef fleurie, lui et elle, en coquets atours, sont pressés l'un contre l'autre, et ils s'aiment : M. Matignon a tenu son œuvre dans des harmonies bémolisées, qui en font une caresse élégante.

Et je note encore : Le five o'clock, le *Samovar* et la jeune femme à l'aquarium rempli de *poissons rouges*, un peu sombres mais d'une magistrale exécution de M. Hubbell ; le *Potin*, de M. Jules Cayron, qui s'entend à grouper d'élégantes figures de femmes dans un cadre coquet ; *Filles de Hollande* de M. Barthold ; *Fiancée Slave*, de M. Weisz ; *Réverie* de M. Zwiller ; *Amazone*, de M. Choquet, qui ne fera pas oublier un portrait d'il y a trente ans, le portrait de Croizette à cheval, par Carolus Duran ; *Le Lac* (d'après Lamartine), de M. Eug. Thirion, *l'Étrangère*, de M. Carpentier. Me voici devant le grand tableau de M. Georges-Bergès. *Les cigarières* : M. Bergès est plein de talent : mais quel drôle de sujet ! Au bord d'un ruisseau qu'on voit à peine, à l'abri d'un châle tendu entre deux arbres, une jeune femme est étendue nue sur ses vêtements : son visage est quelque peu rehaussé de fard ; elle a des perles autour du cou ; une de ses compagnes en pantalon et corset, lui essaie un peigne dans les cheveux ; et près d'elles, une vieille matrone, à l'air lointainement libidineux la contemple, ses deux pantoufles à la main, et cause avec une jeunesse habillée, celle-là : cela vous a un petit relent de pension — pas de famille — en ballade, tout à fait capiteux ; mais que de morceaux exquis dans cette œuvre ! Quelle harmonie claironnante de couleur ! Quels jolis accords de lignes ! Quel sens de la forme ! Quelle volontaire et troublante expression de la vie !

LES SITES

Il y a, à la Société des Artistes, une certaine mesure de paysages qui fait que tous les ans le même cadre peut être employé ; une mesure qui n'a pas varié depuis cinquante ans ; la mesure du tableau qui quête une médaille, et qui ne veut pas passer inaperçu ; cela nous vaut ces éternelles toiles, que nul collectionneur ne voudra recueillir, et que les musées n'accueillent qu'avec terreur.

Il y a pourtant de loin en loin, un paysagiste sincère dans les salles, et j'ai noté : *Le vieux village en pays wallon*, de Maurice Lévis ; une page bien composée et d'un éclat juste, un ravissant clair de lune, *Mystères de la nuit*, de M. Linde ; un petit chef-d'œuvre de M. Morlot, *Un soir au bord de la Marne, à Lagny*, dans la tradition de l'école de 1830, avec des tons veloutés et chauds ; *Paysage de septembre*, avec une meule au soleil, un large coin de campagne largement interprété par M. André Delaistre ; un effet de neige de M. Marius Lepoivre, la *Vieille terre féodale*, de M. Demont ; une rue du vieux Montmartre, traitée en coloriste par M. Heyerdahl ; *Le marché de Bicêtre, à la porte d'Italie*, de Pierre Vauthier, un effet de neige, avec des figures bien en valeur, un ciel gris, une perspective juste, un excellent tableau de cet impressionniste indépendant à qui l'on doit déjà tant de belles œuvres ; *Au pays de Bretagne*, une juste impression peinte avec émotion, par M. Numa Gillet ; les *Feux de la Saint-Jean*, une œuvre d'une transparente atmosphère de M. Gagneau ; *Le ruisseau en forêt*, de M. Eug. Bourgeois, un coin de nature bien composé, où l'on voudrait aller se promener ; *L'étang et la falaise*, de Paulin Bertrand, qui est un excellent paysagiste ; et d'autres encore de MM. Dubois, Walter Donne, James Kay, Paul Lecomte, Lefort-Magniez, abbé Van Hollebecke, Katchenko (excellent effet de neige), Pape, Léon Richet, Nozal, Jeanne Langevin-Godeby, de Burggraff (très bel effet de lune à travers un rideau de frondaisons), Franc Boggs, Poucher, Rémand (deux pages admirables de lumière et d'atmosphère), Renaudin, Paul et Amédée Buffet (de petits paysages aux notations justes), Ribeaucourt, Picabia (grand paysage au-dessus duquel plane un ciel aérien), Cabié qui, dans ses deux toiles :



CABIE. — *Le Chêne vert*
Bellegarde, phot.



COMERRE. — *Pluie d'or*



ROULET. — *Sortie de port (Hollande)*



M^{lle} CAMERON. — *Les Joueurs*



GILLET (NUMA). — *Au pays de Bretagne*



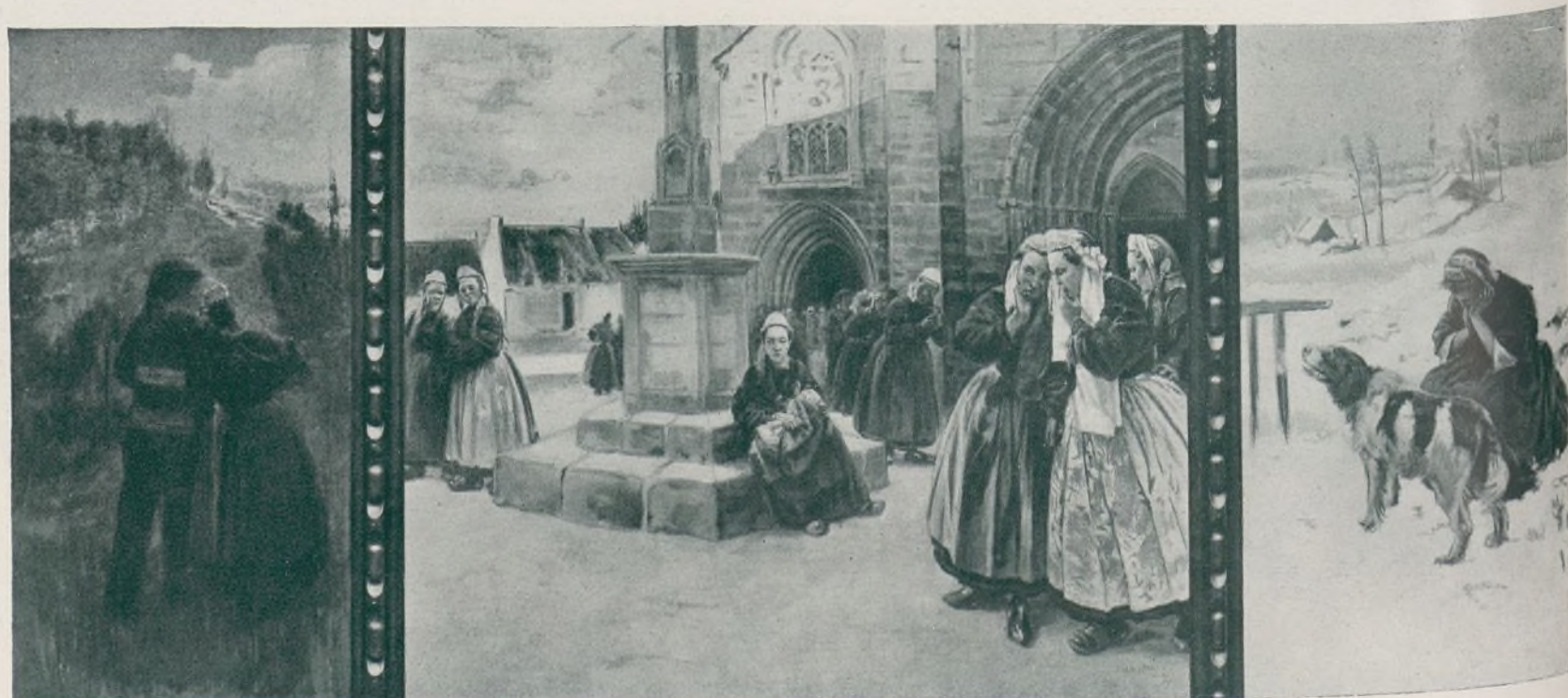
PAULIN BERTRAND. — *L'Étang*



ROCHEGROSSE. — *Le bain de l'Impératrice Thèodora*



ADLER. — *Soir de fête*
Moreau, pho.



VILA-Y-PRADES. — *Le dernier camarade (triptyque)*



ENDERS. — *Romainville (1830)*



TARDIEU. — *Le Repos*

Moreau, phot.



BENOIT-LÉVY. — *Les Vieux; Hollande*



Copyright 1907 by Gustave Jacquet
G. JACQUET. — *La Vieillesse*

Moreau, phot.



NAVELLIER. — *Ane brayant (statue brute)*



J. BAIL. — *Coin de lingerie chez les Dames hospitalières de l'Hospice de Beaune*



LÉVIS. — *Vieux village, pays Wallon.*



VAUTHIER. — *A la porte d'Italie*

Sous les chênes verts et *Le chêne vert*, à Noirmoutiers, affirme sa maîtrise désormais incontestée; Cachoud, dont le petit tableau, *La route dans la nuit*, dans la tradition des maîtres de l'école 1830, est un des meilleurs du Salon.

Du côté des animaliers, je veux en première ligne signaler le très beau tableau de M^{me} Marie Diéterle, *Sortie du troupeau*, d'un grand caractère et d'une magistrale exécution; les *Chevreuils allant boire*, et les *Sangliers en détresse*, de M. Rotig, la *Mélancolie du soir*, des ruminants sous un effet de lune, une œuvre où M. Voisard-Margerie manifeste un grand progrès, et encore la *Foire de la Madeleine à Argenton-sur-Creuse*, de M. Maillaud, des moutons de M. Cyprien Boulot, etc.

Enfin parmi les peintres demarine, je retiens M. Jobert et *A la remorque*; M. Alexis de Hansen et *La mer noire*; M. Matisse Auguste, et ses puissantes toiles rapportées de Bréhah; M. Deloy et ses toiles: *Approche de l'orage* et *Vue du port de Cannes*; Barthelémy et sa *Tourmente du sud-ouest*; Tattegrain et son excellent tableaux, *Mouillage de détresse*; d'autres encore de MM. Roulet, Rigolot, etc.

SCULPTURE, GRAVURE, DESSINS ART DÉCORATIF, etc.

Au moment où il me faut remettre ces notes à l'imprimerie, les autres sections ne sont pas encore prêtes et le catalogue n'est pas encore livré. Force m'est donc de me borner à ce que j'ai vu sans pouvoir y insister.

Aux dessins, j'ai remarqué dans une des rotondes, des aquarelles exquises de Calbet: *Ophélie* et *Visites à l'atelier*; des pastels de MM. Marcel Baschet, Doigneaux, Vallet-Bisson, Clavel, le grand carton de M. J.-P. Laurens: *Guelfes et Gibelins*, les illustrations de M. Maillard, pour Alfred de Musset, la *Lettre* et *Intérieur*, deux pastels délicats de M. Ed. Gelhay; toute une série de miniatures de Mme Debillement-Chardon, Lucie Chrétien, Carlier, Jacqueline, Hacker, Guérin, Grégory, les deux camaïeux de M. R. Collin, pour illustrer les chansons de Bilitis et d'autres encore de MM. Chantron, Daniel, Kœchlin, Weismann, Guillonnet, Féau, Maurice Lalau, Paul Rochas, et M^{lle} Maillard qui expose un beau portrait, etc.

* *

On voudrait pouvoir parler longuement de la gravure: à la Société des Artistes, chacune des sections, eau-forte, burin, lithographie, nous offre un contingent d'œuvres fort intéressantes; la gravure en couleurs même a enfin droit de cité, et la gravure originale n'est plus obstinément tenue à l'écart: elle a sa place définitive à côté de la gravure de reproduction, et l'on ne peut que louer les artistes qui ont aidé à cette émancipation.

Faute de pouvoir m'arrêter devant chaque œuvre, je signale toutefois les plus remarquables: pour l'eau-forte et le burin, les planches, des maîtres Jacquet et L. Flameng, et de MM. Boulard, de Billy, Salles, Hiroux, Laguillermie, Ed. Léon, Matthey, Copier, Mazelier, Sulpis, Carle Dupont, Mignon, Charlet, Janion, Fouquet-Dorval; pour le bois, les gravures de MM. Deté, Vibert, Bellery-Desfontaines; pour la lithographie, les pierres de MM. Bellerroche, qui est certainement un des plus admirables lithographes d'aujourd'hui, Misti, Vallet, Juillerat, Gottlob, Trinquier, Gérard Bellair, Heller de Pardieu, Firmin Bouisset; pour l'estampe en couleurs, les planches de MM. Charpentier, Bertrand, Gâtier, J.-J. Clément, etc.

* *

La sculpture offre — du moins ce que j'en ai vu — quelques œuvres fort intéressantes: *Le Monument à Bossuet*, œuvre très sérieuse, et d'une noble expression de M. Ernest Dubois, le *Fragonard*, de M. Maillard; la *Lionne aux aguets*, un bronze remarquable de M. Merculiano, la *Statue de Bartholdi*, de Louis Noël; la *Tunique de Nessus*, la dernière œuvre qui sera exposée

du maître Just Becquet, mort récemment, sans bruit comme il avait toujours vécu, grand artiste modeste dont le souvenir restera cher et attendri au cœur de ceux qui l'ont connu; *Roméo et Juliette*, de Carli; la *Danse de l'écharpe*, de Clerget; la fontaine que M. Gasq a exécuté pour la ville de Dijon; la statue de l'amiral Pottier, de Théodore Rivière, d'une sincérité voulue, et d'un réalisme un peu grimaçant; la *Carrière*, un groupe tragique d'ouvriers remontant une victime du travail, de M. Bouchard: un haut relief dans la note gaie, de M. Soulo; le silence de M. Octobre, un lion et une pantibère, de l'excellent animalier Peyral, une *Eve* de Sicard; la *Poésie des ruines* de M. Sudre; le *Printemps* et *Fleur des prés* de M. Larche, un monument funéraire d'une émotion inspirée, de M. Schmid; une *Andorraise*, de M. P. Icard; de fines statuettes de ce modeste plein de talent, Antide Péchiné; d'autres statuettes attachantes de MM. Mercié, Michel; le petit *Ane brayant*, de Navellier; l'admirable morceau de nu, *Âme et Matière*, où José Clara a magnifiquement exprimé la chair créatrice d'humanité, et l'âme créatrice d'idéal; l'*Eternelle expiation*, de Desca; la ravissante *Matinada* de Félix Charpentier; les plaquettes si précieuses de Victor Peter; d'autres œuvres encore de Champeil, Alb. Lefevre, Bouval, Suchetet, Ch. Ayton, M^{me} Girardet, M^{lle} Debiegne qui a envoyé, avec un buste d'une élégante inspiration, une jolie figuré nue, *L'Éveil à la vie*, une simple étude de formes juvéniles, en un geste vrai, une œuvre qui sera justement appréciée.

Les bustes sont assez nombreux: parmi les meilleurs, il convient de citer le *Maître Félix Ziem* et le *Professeur Albarran*, qui marqueront dans la carrière de Victor Ségoftin, comme deux chefs-d'œuvre; Jules Cardane, notre confrère et ami du Figaro, dont M. Filippo Liardo, pour son coup d'essai en sculpture, nous donne une image fort ressemblante et par conséquent très sympathique: la fonte en a été exécutée par Siot-Decauville; le très curieux et douloureux monument de Bron, pour *Villiers de l'Île-Adam*, le *Pie X* de Pallez, *Saint-Saëns*, de M. Marqueste; *Albert Carré* et le *Comte Whitte*, de Bernstamm; *Fallières* de Barau; *Milliès-Lacroix*, de Gauquié; les bustes de Puech, de Clara, etc.

J'ai remarqué que cette année un certain nombre de femmes en toilette de ville avaient tenté les sculpteurs, non plus dans la mesure de statuettes, mais grandeur naturelle. Il y a là un danger pour dans vingt ans. Ces robes et ces élégances seront encombrantes et rococo.

* *

Enfin, aux objets d'art, j'ai noté les poteries de Numa Gillet, de M. et M^{me} Massoul, de Decœur, de Lachenal, de Charles Gréber, de Mongin, les émaux translucides de Camille Naudot et de Liénard; les cuirs d'art de Saint-André, Aug. Aumaître, Jeanmaire-Leclerc; les reliures de grand style et d'art élevé de Kieffer, un délicieux gobelet de Georges Bruneau, les reliures de Blanchetière, l'éventail en corne et nacre de Bastard, les *marrons sculptés* de Lionel Le Couteux, les reflets métalliques de Marius Fourment, les gazes et étoffes peintes de M^{me} Hélène de Czarnicka, les dentelles de M^{les} Marie Philippe et Suzanne Trocmé, les peignes d'un décor adroit de M^{lle} Guichard et de M^{mes} Chincholle-Baudouin, etc.

L. ROGER-MILÈS



MOROT (Aimé). — Rex!

Moreau, phot.



MENARD. — *Le Jugement de Paris*

Crevaux, phot.

Société Nationale des Beaux-Arts

Ce qui frappe tout d'abord, quand on visite le Salon de l'avenue d'Antin, c'est le goût avec lequel les œuvres sont présentées. Cette année, d'importantes modifications ont été apportées à la distribution des galeries et à leur décor. On a eu le souci de remédier à certaines dispositions défectueuses qui exigeaient des sacrifices, et l'on peut dire que Guillaume Dubufe, le grand metteur en scène de la Nationale, a bien mérité de tous ses confrères et du public. Les paliers des escaliers étaient des couloirs déserts; on les a fermés et l'on en a fait de véritables salles où nul ne sera fondé de se plaindre d'être mal exposé. La sculpture était répartie dans le hall central et un bout de jardin où l'on n'allait pas : on a rendu le bout du jardin à la société voisine, qui en échange a abandonné au premier étage une travée dont elle ne se servait pas; et dans la galerie du rez-de-chaussée, d'où le buffet a été délogé, la sculpture est aménagée parmi des massifs de verdure. Enfin, dans les salles, l'uniformité des tentures rouges au ton vulgaire a cédé la place à quel-

ques tentures claires, ou bleu acier ou vert bronze, du meilleur effet, avec une frise de guirlandes et d'entre-lacs. Et sur ces fonds divers, les tableaux sont accrochés avec une entente parfaite des accords de couleur et du rythme de ligne qui leur conviennent. Il y a donc, dans cette besogne infiniment redoutable qu'est l'organisation d'un salon de deux mille huit-cents œuvres, un effort heureux dont il convient de louer sans réserve Guil-

laume Dubufe. Ce n'est, en effet, qu'à l'examen, qu'on s'aperçoit qu'à côté de pages admirables, il y a pas mal de choses, qui jouent l'art, au premier aspect, et ne sont au demeurant que des pastiches, des trucquages, des banalités ou de vilaines folies. Je n'ai pas la place de me livrer à une étude complète de tous les envois; je passerai sous silence bien des laideurs, et je ne suis même pas certain de ne point omettre des œuvres méritoires. Mais ce que je dirai suffira à déterminer les principaux courants qui se font jour le long des galeries, et je laisse aux visiteurs le soin de réparer comme il leur plaira, mes oublis involontaires... ou même réfléchis.



SAINT-MARCEAUX, — *Sur le chemin de la vie* (statue marbre)

Moreau, phot.

REPRODUCTION
RIGOREUSEMENT
INTERDITE

PEINTURE

LES ŒUVRES MAITRESSES

Tout d'abord je veux m'occuper de quelques œuvres auxquelles l'attention ira de suite, soit à cause de la notoriété de leurs auteurs, soit à cause de leurs qualités spéciales.

M. Besnard, envoie deux des compositions qui doivent orner la grande coupole de petit Palais. Dans l'une, le maître a symbolisé la *Matière*, à l'aide d'un groupe jeté dans l'espace, des figures ardentes de passion, dont la dernière étape apparaît sur un coin terre, corps mort renversé : dans l'autre, la *Pensée* est traduite par une figure drapée qui indique sa finalité humaine à un couple nu et debout, l'homme attentif, la femme pelotonnée près de lui, en un geste d'une délicieuse câlinerie. Certes, on juge mal ces œuvres présentées autrement que dans la place qui leur est destinée, mais elles apparaissent néanmoins avec les qualités de maîtrise du grand artiste qui les a conçues.

M. Ménard a donné, en un large panneau, une version vraiment enchantée du *jugement de Paris*. Le berger assis dans un paysage fruste, tient la pomme, et devant lui, la femme se dresse, beauté ensorceleuse et presque dématérialisée par la lumière. Au-dessus d'eux, dans un air diaphane, toutes une chevauchées de nuages ourlés de clarté ; c'est là une œuvre de premier plan que le peintre a traitée dans la manière sobre et harmonieuse qui lui est chère.

Enfin je veux citer ici deux grandes pages décoratives, l'une, de M. Montenard, *Marseille, colonie grecque*, un cortège qui passe dans la lumière, sur un fond d'azur, émaillé de fleurs de lauriers roses ; l'autre, de M. Auburtin, *la Forêt et la Mer*, une immense vision réelle qui se hausse jusqu'au rêve : des figures de femmes dont le torse nerveux émerge des roches vêtues d'algues, vers les voix de la forêt. Jamais M. Auburtin n'a été mieux inspiré : cette page, de vastes proportions, est une des plus belles du Salon.

Deux maîtres affirment en des études admirables leur culte de la beauté nue : Roll et Armand Berton. Roll, avec une femme, aux cambrures presque tragiques, et avec une petite figure rose, qui s'enfuit, sous la feuillée, fleur vivante, tandis que dans un cadre, au-dessous d'elle, galope un cheval ivre de liberté ; Roll expose une grande toile : *Caresse de soleil*, où il dit à la fois la vie qui palpite, et la forme qui ennoblit le geste. Elle est debout, le torse jaillissant nu d'une draperie ; elle offre au baiser du soleil sa gorge souple, ses épaules grasses, sa bouche, au ton de grenade mûre ; elle lève les bras comme si elle voulait attirer à elle dans une étreinte nerveuse, toute la vie qui fermente autour d'elle, toute cette chaleur blonde qui vibre dans l'air, tous ces bruits imprécis qui emplissent la nature, mots inarticulés de spasme, fièvres grisantes de rêve : et l'on ne peut qu'admirer cette peinture puissante, ferme, d'une si fière signification d'art.

Armand Berton, lui, demeure dans la lumière tamisée de l'atelier : sa *Femme nue*, assise au bord d'un lit, offre sa beauté forte au regard, en un geste simple et familier : mais comme cette chair est modelée ; comme on devine la moiteur fraîche et caressante de cet épiderme blond ; c'est le poème fervent du contour que le peintre chante dans cette ombre enveloppante, dans cette intimité douce.

Et je passe, sans pouvoir m'attarder, comme il conviendrait, devant les *Chimères*, devant *In-excelsis*, et devant le *Portrait de femme*, de M. Dagnan-Bouveret, qui est un artiste fort distingué, mais qui aurait tort d'aller plus avant dans la voie indiquée par M. Agache, et qui peut-être laisse trop deviner l'effort que lui demande son art ; devant les deux très beaux portraits de M. Anquetin, celui du *D^r Robin* et celui de *M^{me} Mégard*, debout, en toilette brodée de fleurs et la tête tournée avec une capiteuse insolence ; devant les *Porteuses de guirlandes*, et surtout le curieux

portrait, si réfléchi, si discret d'harmonies rares, si joli de gestes, de *Miss Ella C...*, par Aman Jean ; devant, le très beau portrait de femme et les paysages du vieux maître Gustave Colin, dont j'ai dit, l'an dernier, la carrière si brillamment remplie ; devant les *Abonnés*, *Montmartre* et le *Portrait de Pierre Lagarde*, de Jean Béraud ; devant le *Printemps*, une jolie figure nue dans les fleurs, fraîche comme une pensée de Théocrite, de Dubufe ; devant enfin les trois œuvres magistrales de Lhermitte, *Moisson près du moulin*, le *Vieux moulin de Tardingham*, et surtout le *Retour de la pêche* ; c'est au tournant de la rivière, les hommes viennent d'amarrer leur barque, et dans la lumière assourdie par l'épais rideau des frondaisons, les femmes vont s'éloigner. Dans ce paysage, où tout est homogène, choses et figures, où le ciel enveloppe d'atmosphère les arbres, où la lumière, mettant sa pédale forte au mur d'une bicoque lointaine, est distribuée avec une mesure extraordinaire de justesse, il semble que toute la science acquise par trente ans d'étude, toute l'inspiration mûrie du maître se soit résumée. J'ai adressé trop souvent à Léon Lhermitte, les critiques que me dictait ma conscience — cela date de 1880, comme le temps passe ! — pour ne pas lui dire l'admiration sans réserve que je professe pour son principal envoi de cette année.

IN MEMORIAM : F. THAULOW

Et voici qu'en parlant d'un paysagiste, je me souviens d'un autre artiste dont l'œuvre pour la dernière fois figure au Salon et qui, lui, a été ravi à l'affection de tous ceux qui le connaissent. Devant les derniers tableaux de Thaulow, *La Forge*, *Fabrique au clair de lune*, les *Eaux bleues*, *Verger normand*, etc., je ne pouvais me défendre de faire un retour vers la carrière et l'œuvre du grand peintre norvégien. Dans mon souvenir, c'est son prodigieux labeur qui apparaît, c'est son magnifique effort qui se révèle et rayonne. Je le suis dans ses pérégrinations, de Christiania à Copenhague, de Copenhague en Normandie, de Normandie à Paris. Les saisons lui offrent un clavier dont il joue avec une virtuosité stupéfiante ; mais l'hiver surtout le passionne, et la neige lui inspire des variations d'une infinie splendeur. Là où d'autres fussent passés sans remarquer le motif à peindre, il trouve, lui, le cadre plein de grandeur qui sied à son concept esthétique : une usine, un moulin à eau, des murs de briques, des toits de tuiles rouges sous un ciel étincelant de soleil froid d'hiver ; un fleuve qui coule en cascade, avec des mouvements bousculés de petites vagues où s'agitent mille reflets, des glaces brisées dont les lames se suspendent au-dessus du courant comme de fragiles parquets lumineux, des nuages qui enveloppent les choses d'ouates silencieuses et diamantées ; il note tout cela en des morceaux qui sont des chefs-d'œuvre ; sa couleur est éclatante, avec des caresses de velours ; son dessin est d'une synthèse et d'une souplesse qui étonnent ; ses perspectives sont établies avec une sûreté infaillible : l'atmosphère plane sur le tout, légère, transparente, aérienne, et l'on pénètre si parfaitement dans le site qu'il interprète, on y vit, on y respire si naturellement, qu'on ne prend pas la peine de mesurer de quelle somme de travail une réalisation si complète est le témoignage : on n'aperçoit pas l'effort ; on ne devine qu'une inlassable joie de peindre, qu'une volonté vaillante à escalader les obstacles, à accomplir la conquête de l'idéal rêvé.

Mais la main qui fit de si belles œuvres s'est engourdie à jamais et devant le dernier envoi de Thaulow, il m'a paru que je devais à l'ami qu'il fut, un dernier adieu !

J.-J. RAFFAELLI

Mais revenons aux vivants : Je veux consacrer un paragraphe spécial à Raffaelli, dont les envois empruntent cette année une importance particulière : il semble qu'il ait voulu résumer en quelques œuvres tout son effort d'art. Certes, il a évolué



ALLAN OSTERLIND. — *Portrait de M^{lle} X...* (pastel)



GANESCO. — *Contre le Vent* (cire)



WEERTS. — « *Gipsy* »
Moreau, phot.



DAVID-NILLET. — *Vieux souvenirs*



LE SIDANER. — *La Sérénade*

Gossin, phot.

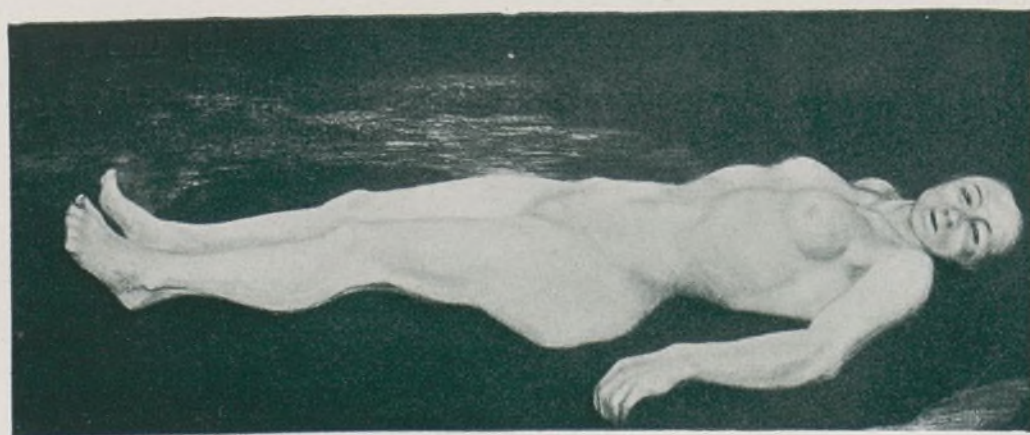


HOCHARD. — *La dame au chûle*

Druet, phot.



MOREAU-NÉLATON. — *Le Départ*



M. ROLL. — *Repos*

Boldo, phot.



GUSTAVE COLIN. — *Portrait de M^{lle} M. W.*



DE LESSEPS. — *Chinette*.



GUMERY. — *Etude de jeune fille*.
Moreau, phot.



LEBASQUE. — *Après le bain*

Druet, phot.



RAME. — Dans la plaine (Normandie)

Moreau, phot.

Dans son *Boulevard des Capucines*, c'est ce grouillement de foule, dont il inaugura la notation fugitive et vibrante; dans sa *Fleur de banlieue*, c'est bien la fille coquette, née au hasard, et dont la jupe se chiffonnera à tous les caprices, peut-être à toutes les misères; dans le *Quai sous la neige* et la *Route en banlieue*, c'est la nature observée et interprétée avec sa mélancolie locale, avec cette compréhension de l'atmosphère qui nous émeut de sa vérité; enfin, dans la *Vieille Femme dans la neige*, et dans l'*Automne de la vie*, c'est plus qu'une vision juste, c'est plus qu'un art affranchi en pleine maîtrise, c'est une pénétration d'âme intense, aiguë, presque douloureuse en son expression: sur le visage de cette vieille, toutes les détresses ont creusé leurs sillons, toutes les tares ont imprimé leurs griffes; chez ces deux vieux, corrects et humbles, la vie pèse d'une inconsciente lassitude; ils marchent côte à côte, chaque jour plus affaiblis, mais résistants encore, par habitude; la monotonie de leur existence calme, sans excès de joie ni de géhenne a voilé d'ombre grise l'éclat de leurs regards. Ils s'alourdissent, avant le suprême engourdissement: ce ne sont pas seulement des types, ce sont des entités; leur réalisme a la signification d'un symbole. Raffaëlli les a peints avec une simplicité qui est le dernier mot de l'art; dans deux siècles, quand on les verra, ils apparaîtront avec la splendeur qui nous incline aujourd'hui devant les primitifs. Quand on analyse les figures, les costumes, les étoffes, les mains au geste si vrai, on s'aperçoit que ce que l'on jugeait fait facilement est, au contraire, la résultante d'une synthèse affinée, d'une langue infiniment complexe, et l'on ne peut qu'admirer. Raffaëlli ne nous avait pas montré depuis longtemps des œuvres si complètes et capables de fixer d'une manière définitive la portée esthétique et la libre hauteur de son idéal.



BONNENCONTRE. — Faune et Bacchantes

Moreau, phot.

FIGARO ILLUSTRE

depuis l'exposition de 1882, depuis cette première bataille du « caractère » qui avait mis son nom en vedette. Mais je le retrouve aujourd'hui tel qu'il se révéla alors au public avec tout l'acquis d'un labeur incessant et fort.

parfaitement le modèle représenté. Mais combien de ces modèles, pour cette représentation qui durera plus qu'eux, ont cru indispensable de ne point paraître tels qu'ils sont. Combien se sont figés en un sourire énigmatique, en une attitude apprêtée, en un accord d'amabilité, de bonhomie, d'esprit, de distinction, inhabituels chez eux, pour en imposer à l'Histoire, pour mentir aux analystes de l'avenir qui iront interroger leur masque, si tant est que ces analystes se préoccupent jamais de pareilles indiscretions. Je remarque toutefois, que parmi les portraitistes d'aujourd'hui, il y a une tendance évidente à faire vrai — je ne dis pas simple — et à surprendre chez le portraituré le pli coutumier, l'allure qui aide à reconnaître.



MESLÉ. — Lever de lune à Vaux

Moreau, phot.



COTTET. — Crépuscule d'après Fraïleïn N. F.

Moreau, phot.

Ainsi, Abel Faivre donne de *Maurice Daunay* une image étonnante de vérité; Friant représente *Guillaume Dubufe* avec un port de tête qui lui est familier. Mais voyez M. *James Warren Lane* par Jef Leempoels: ce monsieur a l'air de marcher vite, de se presser; et en réalité, malgré les grandes jambes ouvertes en compas, le mouvement de la main droite, glissée dans la poche et retenant le chapeau, indique l'immobilité; alors il ne reste plus qu'un geste rompant d'équilibre, un geste mauvais, qui manque de simplicité, qui gêne, surtout lorsqu'on voudrait admirer le dessin précis et la matière sobre de la tête.

Voyez encore l'*Adieu* de M. Jean Sala: il ne s'agit en somme que d'une jeune femme qui va sortir, mais avant tout, se fait portraiturer debout, avec un mouvement de torse non déplaisant. Mais le peintre veut y introduire du sentiment, du drame presque: et, il donne à la jeune femme, comme partenaire, un chien,

ley, fourré comme un manchon (avec des pattes trop fortes, d'ailleurs) qui regarde la sorteuse avec des yeux humains, un chien prétentieux, un Col trop humains; alors d'une œuvre qui aurait pu être réussie, le peintre fait une toile pour mondaines sentimentales: or une toile qui porte à rire sans le vouloir, cela s'appelle une erreur.

M. de la Gandara a exécuté avec une certaine élégance le portrait de M^{me} Gabriele d'Annunzio: celle-ci est assise sur un tabouret; et son profil se dessine à gauche, tandis que sa robe est comme balayée par une rafale; une rafale dans un atelier, ce n'est pas ordinaire; le mouvement



P. MADELINE. — Les Bûcherons



ARONSON. — *Silésienne*



Mlle LANDAU. — *Le Modèle (paste)*



A.-PH. ROLL. — *Caresse de soleil*



ARONSON. — *Aux innocents (fragment)*



BONNENCONTRE. — *Portrait de Mme Sylva dans Carmen*



DAGNAUX. — *Bœufs à l'abreuvoir*



J. BELON. — *Le Café des mentons bleus*



GILLOT. — *Rouen moderne, les fumées*



CHABANIAN. — *Derniers rayons*



GARRIDO. — *La Petite bonne*



AUBURTIN. — *La Forêt et la Mer*



ANQUETIN. — Portrait de M^{me} Mégarde *Vizzavona, phot.*



CAROLUS-DURAN. — Portrait de M^{lle} G. F. *Vizzavona, phot.*



STENGELIN. — Fin d'automne (Hollande)

Braun et Clément, phot.

n'est donc pas simple, encore qu'il ne soit pas déplaisant. Mais cela dégage par trop la main qui pose sur la jambe, et cette main paraît énorme, telle qu'on le pourrait voir sur un cliché photographique, tiré par un opérateur peu soucieux de se garder des déformations, en procédant à un sérieux examen des plans.

Mais j'ai hâte de noter les autres portraits que j'ai relevés, parmi l'infinité de ceux qui s'offrent à l'examen de leurs contemporains ; le fin collectionneur *Cheramy* par Dinet, dont les favoris frisent sur un fond de figures de Léonard de Vinci ; l'autre collectionneur non moins fin, *Beurdeley*, par Zorn ; le *Contre-amiral de Maigret* et *Léon Lhermitte*, par Weerts ; *S. M. Edouard VII*, debout, tunique rouge, grand manteau, par Harold Speed ; une femme âgée, et deux jeunes filles très dignes du talent de M. Carolus Duran ; *Lady Norah B...*, par John Lavery ; le portrait d'une dame en deuil, assise, par M. J. Baugnies, une page d'une grande distinction ; le *Professeur Gilbert Ballet*, par Carrier-Belleuse ; le portrait de son fils, — excellent portrait — par Gumery ; la *Dame à l'Eventail*, un très délicat portrait de jeune femme assise, par Armand Point ; le portrait de *Lady H.*, tout un chatoiement d'étoffes claires sur un fond de paravent en laque, et le portrait de *Pablo Cazals*, par Raymond Woog ; un très beau portrait de M. Urruty, tapissier aux Gobelins, par Bellery Desfontaines : un ravissant portrait de *M^{lle} Belliéri*, par Victor Prouvé ; de grands portraits de femme, très réussis de Pierre Bracquemond ; le portrait de M. Simon, par M. Cottet, ainsi qu'une œuvre très distinguée, *Crépuscule, d'après Fraulein N. F.* ; les portraits de M. et M^{me} B. et de leurs enfants, de M. Lucien Simon, et d'autres encore de Hawkins, Guiguet, Myrton-Michalski, Walter, Brindeau, Alaux, etc.

LE POÈME DES CHAIRS NUES ET LE DÉCOR

Parmi les peintres qui s'appliquent au nu, j'ai signalé la page maîtresse de Roll et le très beau tableau d'Armand Berton. La Société nationale compte encore quelques artistes fervents de la forme ; les uns l'expriment avec une certaine part de convention, un certain idéal de grâce ; ainsi Gervex qui nous donne une *Naissance de Vénus*, dans le goût des évocations mythologiques du xviii^e siècle italien ; Armand Point dont l'*Orphée et Eurydice* se réclame d'un classicisme déjà lointain, mais non dépourvu de noblesse. D'autres font un pas de plus vers le réalisme, vers l'interprétation humaine du corps humain, vers une palpitation plus sensuelle de la chair ; à leur tête il convient de nommer Caro-Delvaillie. Dans le *Sommeil fleuri* (je regrette la présence du monsieur rasé qui apporte des fleurs à cette belle fille nue), dans la *Toilette d'Hermine*, dans la *Brune au miroir* (le miroir nous dit en effet qu'elle est très brune), Caro-Delvaillie ne se laisse pas entraîner par l'imagination : il a devant lui des formes somptueuses, des chairs vibrantes et souples qu'il veut traduire avec sincérité, et pardieu ! il y arrive, avec un art joyeux, robuste, plein de santé. Il y va carrément, sans mièvrerie, sans discrétion, avec une générosité de couleur qui nous ravit. Et il faut croire qu'il a raison, puisque le succès va à lui naturellement et déjà on note ici et là son influence, quand ce ne serait que dans l'*Indolence*, la femme nue que M. Brin repose paresseusement sur un canapé.

Dans le nu, je note encore : les *Femmes à leur toilette*, de MM. Lerolle et Tournès, les délicieuses *baigneuses* et autres de M. Fourié, des figures en pleine lumière, émergeant comme des bijoux de verdure harmonieuses ; *Après le bain*, de M. Morisset ; *Jeunesse*, une maigrichonne à la chevelure insolente, de M. Carrier-Belleuse, et le *Modèle attardé*, de M. Ullman : le réalisme de celui-ci me gêne un peu. Cette femme nue, qui tient un violoncelle, au grand scandale d'un vieux monsieur qui allait gratter son

premier volon dans un trio de Schumann, c'est un instantané pour illustration humoristique ; ce n'est pas l'occasion d'une grande toile : je le regrette d'autant plus que M. Ullmann est un coloriste plein de talent, ainsi qu'en témoigne son autre tableau, où, devant une glace, une fillette joue à la dame, avec le châle, la robe de soie, et l'ombrelle de sa maman. Je crois même que M. Ullman a sérieusement regardé l'œuvre du regretté maître Alfred Stevens. Il y a, dans sa manière de traiter les étoffes et de marier les tons, vert, rose et jaune, un rappel manifeste, sinon voulu, de l'art de Stevens.

Dans un paragraphe précédent j'ai indiqué quelques grandes œuvres décoratives ; en voici d'autres qui se recommandent par des qualités essentielles à ce mode d'expression plastique : c'est l'idylle antique de Maurice Eliot, une fantaisie de lumière et de grâce qui accompagne ses beaux paysages ensoleillés ; c'est la *Nativité* de Maurice Denis, que je préfère à son *Polyphème* et à son *Bacchus et Ariane*, où le parti-pris chromatique est d'une notation trop sommaire ; c'est, du vieux maître Delance, la *Réorganisation du Muséum*, en juin 1793, avec un Daubenton trop simple, devant les délégués de la Convention nationale, gonflés d'importance ; ce sont encore : les *Bacchantes* et la *Faune*, une délicieuse composition de M. Bonnencontre ; les harmonies bleues de M. Osbert, l'*Archéologie et l'Histoire*, de M. Koos, l'*Artois*, de M. L. Desmoulin, pour la préfecture du Pas-de-Calais ; et les *Vendangeurs* que M. Flandrin a tort de traiter trop en images enfantines : s'il n'y avait l'harmonie et la couleur, un pareil dessin serait intolérable. Quant aux *Filles du Rhin*, de M. Egusquiza, elles sont conçues dans la plus mauvaise et la plus vaine tradition de l'école.

LE SENTIMENT INTIMISTE

Mais rentrons au foyer : il y a ici des œuvres pénétrées de ce sentiment délicat, de ce sentiment intimiste que les flamands et les hollandais du xviii^e siècle excellèrent à traduire, ceux-ci avec plus de gravité que ceux-là : il ne s'agit pas de sentimentalité, d'épisode, qui s'efforceront de nous faire monter une larme au coin de la paupière ; il s'agit d'autre chose, d'un accord de sympathie entre l'être ou les êtres, et l'ambiance qui est leur, d'une sorte de communion instinctive qui se manifeste sans apprêt, et qui nous touche, soit parce qu'elle est évocatrice de spectacles qui nous sont chers, soit parce que l'artiste y a mis assez de palpitation sincère pour que nous découvriions dans son œuvre un peu plus que de la couleur, un peu d'âme révélée en un langage essentiel du peintre. C'est ainsi qu'à côté de toiles où les personnages figurés ont l'air d'un jeu de massacre, M. Bellery-Desfontaines nous montre une œuvre excellente : *Entre amis*, des hommes et des femmes apparus à l'heure du café, autour de la table qu'éclaire une lampe à abat-jour : c'est élégant, simple, vrai, et d'un art particulièrement maître de soi. M. David-Nillet nous conduit dans un intérieur fruste de campagne, et ces deux vieux, en face l'un de l'autre, remuant de *Vieux souvenirs*, sont admirables de sincérité et d'observation : c'est là de la vie, de la vie calme, qui ne se croit pas obligée de dramatiser le geste ou d'exaspérer l'expression. David-Nillet nous émeut parfaitement cette année, d'autant qu'il a éclairé sa manière, et ne s'en tient pas aux harmonies un peu sombres que je lui reprochais l'année dernière. M. Jeanniot est un féministe qui excelle à dire autour d'une jeunesse capiteuse, le chiffonné des étoffes et la grâce, un tantinet chiffonnée. Il a assis sur des canapés et autres sièges de jolies coquettes en robes claires, dans des fonds clairs et c'est exquis de légèreté, de spontanéité dans la couleur et dans le geste. Cela s'appelle *Passagère*, *Automne*, *Matinée d'été*.

Et je note encore *La Becquée* et *Le Berceau* d'Élisabeth Nourse, *Tricoteuse* et *Veuve de Marin* de M. Hipp. Berteaux, la *Réprimande*, une claire et charmante enfantine de Robert Besnard, *Femme dans*

son intérieur de M. Bettini, *Confort enfantin* de M. Morisset, *Sous l'œil de la Grand'mère*, *Le Crochet*, la *Bonne Soupe*, des scènes de la vie des humbles, saisies sur le vif, par M. Delachaux, *Intérieur* de M. Boulard, la *Femme en bleu* de M. Lomont, l'amusante *Nursery* de M^{me} Dubufe Wehrlé, le délicieux *Enfant à la Gerbe* de M. Muenier qui envoie également un *Retour des Champs*, très tendre, très doux, très vibrant de lumière.

L'INDIVIDU ET LA COLLECTIVITÉ

LE TRAVAIL, LE PLAISIR, LES TRISTESSES

Certains demandent à la vie collective l'objet de leur observation; l'individu n'est plus que le terme expressif qui sert à définir une espèce généralisée: ici, il s'agira du travail; là, du plaisir; plus loin, des déchéances que l'individu peut subir dans l'existence; mais ici ou là, le peintre trouve de la beauté, une beauté spéciale qui consiste en un accord de gestes adaptés à un effort. Tel acte en effet qui semble banal en soi, peut se révéler en beauté à un œil d'observateur, s'il y a un accord d'expression entre la ligne, la couleur, le volume, le mouvement, la vie. Il importe toutefois que l'artiste qui puise son inspiration à cette source infiniment variée, sache dégager du spectacle qu'il interprète, une signification gaie ou triste, jamais indifférente.

M. Lucien Simon avec sa *Grand-Messe* (Finistère), a compris cela: dans l'église, autour de la note blanche dominante des deux religieuses, il a massé les gens, hommes, femmes, enfants, aux coiffures bariolées, aux costumes dont les tons s'atténuent dans l'ambiance de la nef éclairée par les baies ensoleillées: il y a là des masques qui feraient fortune un jour de carnaval, des trognes qui certainement donnent un démenti aux données d'une esthétique raffinée, mais là on devine toutes les âmes en prières, et toutes ces ferveurs isolées constituent la foi, la foi collective, dont le caractère est empreint d'une grandeur émouvante.

M. Simon ne pouvait pas choisir un sujet qui convint mieux à sa façon de composer et de peindre. Il a pris les types, il les a placés chacun dans une attitude où il n'avait pas souci de le lier expressivement avec le voisin; et l'unité de l'œuvre se fait par l'objet même qu'elle se propose de traduire. Je me rappelle une enluminure du XIV^e siècle, où tous les personnages réunis dans une basilique sont reliés par un rayon de lumière à une image de Dieu apparue dans le ciel, au-dessus d'un déchirement de la toiture. M. Simon n'a pas inscrit ce faisceau lumineux pour préciser son œuvre; mais il y est, on le devine, on le sent; il a su pénétrer ses figures, dont on ne niera pas le réalisme consciencieux, d'un sentiment vraiment religieux: il faut l'en louer.

M. Gumery en nous montrant une maison en construction, avec ses échafaudages et ses crudités de pierres neuves s'est attaqué à une tâche aride; mais il y a réussi: son panneau, *Le bâtiment*, peut-être justement qualifié de panneau décoratif: il y a là un gros effort, d'une signification précise, sans lourdeur, ni déclamation; les tâcherons se présentent à nous tels que nous les voyons tous les jours dans le chantier. Gumery ne s'est pas proposé de les magnifier; il a eu raison, c'est en demeurant dans la vérité qu'il pouvait nous intéresser à sa composition fort adroite et d'une libre et franche exécution.

Avec Hochard, nous excursionnons en province, et ses *Bourgeoises d'autrefois* ainsi que sa *Dame au châle*, qui papotent sur la place du mail, un dimanche de printemps, sont d'une vision et d'un éclat qui ravissent. Comme c'est observé, et comme c'est peint! Il y a longtemps que Gaston Hochard ne s'était pas présenté avec un ensemble d'œuvres aussi robustes, aussi brillantes: c'est une rentrée qui lui vaudra l'un des plus beaux succès de sa carrière.

Un autre artiste dont le progrès s'affirme d'une manière éclatante, c'est José Engel. Chez lui, l'idée est moins riante que

chez Hochard; l'ironie fait place à la pitié, et les types qu'il montre, *Trimardeurs* battant le pavé de la grand'ville, pauvre vieux s'en allant dans la rue qui dévale, l'épaule chargée, pauvrese attendant avec ses deux enfants le secours, toujours espéré, dans sa détresse, nous émeuvent profondément. Engel s'est détendu de toute déclamation; il est demeuré sincère; il n'a voulu voir que l'étude à faire, et nécessairement son art robuste et sain a fait de ses études, des tableaux qui seront justement appréciés.

Dans ce paragraphe je veux encore noter la part du travail, *Eclaircie sur la Tamise*, de M. Suréda; *Rouen moderne, les fumées*, de M. Gillot; *la Plage*, aux élégances un peu froides et compassées de M. Prinnet, que je préfère cependant à sa *Visite à l'Hôtel Drouot*, une œuvre imparfaitement vue, et qui ne fera pas oublier certain tableau délicieux de Boilly fils, sur le même sujet; *Avant la course*, un groupe de femmes aux toilettes heureuses de M. Minart; *l'Ecuyère*, au cirque, de M. Truchet; *les Moissonneurs* au travail, de M. Rixens; *le Soir chez les danseuses Ouled-Nail*, une page de couleur et de plastique sensuelle, de M. Bastien; *la Récréation*, promenade des insoumises détenues, à la prison de Saint-Lazare, une toile très étudiée de M. Alb. Morand; et pour finir par une note gaie, *le Café des mentons bleus*, un petit coin du boulevard parisien, avec de curieux types de m'as-tu-vu, et de cabotines, très habilement groupés et croqués par M. J. Belon. Il y a notamment un tragique à profil de médaille qui franchit le seuil du café avec une majesté de l'effet le plus drôle: César passant sous un arc de triomphe ne serait pas plus solennel; et tout cela pour en « boucher un coin » aux humbles comiques, dont la mission est de faire rire quand même.

FANTAISIE, CAPRICE ET POIDS LOURDS

C'est surtout dans la peinture de genre qu'il convient d'éviter... le genre ennuyeux; et il faut bien reconnaître qu'à la Nationale, il y a pas mal d'œuvres qui sont du genre détestable: est-ce pauvreté d'imagination, besoin de se singulariser, absence de doigté, toujours est-il que certains tableaux sont de douloureuses erreurs ou de sottes inventions. Il est pourtant si facile de ne point manier une plaisanterie lourde, quand on n'a pas assez d'esprit pour lui donner des ailes, de ne point s'arrêter à une sentimentalité bête, de ne pas chercher à nous aguicher avec des petites histoires vieillottes, qu'on n'a pas le talent de rajeunir. Une simple étude est bien plus intéressante que certaines fantaisies qui ne se recommandent par rien et qui sont pénibles avec leur prétention à plaire.

Je préfère à cela la *Petite bonne* de Garrido, un groupe de fillettes et de bambins, grassement peint; ou les *Guignols* de M^{me} Weise, deux enfants jouant avec des pantins, une toile d'un art exubérant; ou *Gipsy*, de M. Weerts; ou *Pastorale* et *Coquetterie*, de Paillet; ou la *Jeune fille au châle rose* et la *Jeune fille au peignoir bleu* de Gumery; ou *Lotus brisés*, une vision de poésie dans un chatoiement de couleur, de Louise Desbordes-Jouas; ou *Françoise*, une figure délicieuse de Eug. Vidal; ou *Après le bain*, une page de lumière de Lebasque, qui a désormais conquis auprès des amateurs une notoriété de bon aloi; ou la jeune femme en costume Watteau dans un paysage rosé, un panneau décoratif délicat de M. Frieske; ou encore le *Départ* et les *Petits dessinateurs* de M. Moreau-Nélaton qui expose également quelques paysages fleuris bien venus; ou enfin les espagnoles capiteuses de M. Cardona.

M. A. Girardot, avec un ravissant portrait de jeune fille rieuse, assise dans un intérieur clair, a envoyé quelques figures de femmes d'Orient devant lesquelles les poètes iront rêver: *Rayons du soir* et *l'Heure du Mogreb*, sont d'exquises évocations que le peintre a caressées d'un euchromatisme charmeur. Enfin.

c'est bien ici qu'il faut noter les envois de M. Jean Veber, où le public ne verra peut-être que de la joie communicative, mais où les connaisseurs discerneront un art très fin, une couleur harmonisée en rapports délicats, et une science de composition qui s'évade absolument de la banalité. Cela s'appelle *Dagydé*, scène d'envoûtement dans le Sud-Oranais; la *Modiste*, le *Ménage à la mode*, le *Peintre*, avec un modèle qui n'est pas une sylphide, et le *Père La Chicaille*, un aubergiste pressé de servir des clients en goguette. Le coin qu'occupe M. J. Veber sera certainement l'excès de gaieté du Salon. Et j'allais oublier, de Gustave Courtois, le joli tableau : *Aux Lacs italiens*, qui me plaît mieux que son portrait d'athlète à peau de satin.

LA CHANSON DES HEURES ET DES SAISONS

Les paysagistes sont nombreux à la Nationale : j'ai déjà nommé Thaulow, dont les dernières œuvres sont faites pour nous donner plus de tristesse encore de sa fin prématurée. Il est vrai qu'il est continué par quelques peintres, qui ne prennent aucune peine à dissimuler leur flagrante imitation. Je veux bien qu'un maître, comme Thaulow, ou comme Lebourg (dont je constate l'absence avec infiniment de regret) exerce une influence sur ses contemporains, mais encore faut-il que ces contemporains ne s'abandonnent pas au facile et stérile labeur d'une contrefaçon. Subir l'influence, c'est modifier sa propre vision, mais modifier seulement : ce n'est pas entrer dans le sillon d'un autre et servilement recommencer ce qui a été fait, et bien fait. Or, parmi les paysagistes de l'heure actuelle, il est toute une série de peintres ou qui peignent sans émotion, machinalement, sans accent, sans compréhension du pittoresque offert à leur regard, ou qui se bornent à ne regarder ce pittoresque avec les yeux d'un autre, sans comprendre ce que cet autre a dit; ceux-là adoptent, en vue d'un succès plus aisé, une manière, un choix de composition, une formule qui n'est pas la leur et qu'ils ne s'assimilent que maladroitement. Je ne veux pas insister sur leurs envois : je crois que le mieux est de les abandonner au silence.

Heureusement, il en est d'autres devant l'œuvre desquels on sent l'effort d'une personnalité : c'est d'eux qu'il convient de s'occuper. Nous avons à l'heure actuelle, trois écoles nettement désignées : les peintres qui recherchent l'ambiance grise, ceux qui veulent les fanfares du soleil, et ceux qui, dans leur matière, mêlent des accents sombres, comme s'ils se bornaient à enluminer de couleur, un dessous au fusain.

Parmi les premiers, j'ai noté Le Sidaner : il rapporte de Venise une série d'impressions de soir d'une extraordinaire délicatesse, cela s'appelle : *La Sérénade*, *Palais au Clair de Lune*, *Place Saint-Marc*, *Santa Maria della Salute*, etc.; les choses, palais, lumière, eau miroitante, apparaissent dans une atmosphère nimbée de brume transparente; tout se bémolise pour ainsi dire, et c'est exquis. M. Chudant, avec plus de fluidités aériennes, nous dit des effets de lune, au *Printemps*, à l'*Époque de Noël*, un Noël tout ouaté de neige, ou *Sur l'Oasis*; M. H. Duhem et M^{me} Marie Duhem font chanter le soleil, mais un soleil chaud et tamisé, sur les grand'routes ou les vieux parcs, dans le nord; M. A. Stengelin nous promène en Hollande, et avec des tonalités atténuées, d'une harmonie tendre, il nous montre une *Fin d'Automne* avec des feuillages mordorés au-dessus d'un paturage, et un *Coin de Meuse*, avec des reflets chatoyants d'eau frissonnante; M. Meslé nous indique des soleils couchants, et fait planer sur une nature mélancolique de grands ciels presque tragiques où des clartés fauves s'attardent dans l'épaisseur capricieuse des nuées. Et ce sont encore : de marines de M. Chevalier, le *Village lointain* et la *Ferme isolée*, de M. Dauchez, qui éclaircit heureusement sa palette, etc.

Maufra conduit le groupe des luministes. Maufra a évolué depuis trois ans : il est désormais en pleine maîtrise, et son œuvre s'offre avec une sûreté et parfois une audace dont il faut le féliciter.

A côté de ses Rochers noirs et rouges, vus à Belle-Ile-en-Mer, il expose deux paysages de tout premier ordre : *Saint-Jean-du-Doigt* et le *Quai du Croisic*, deux paysages aux ciels légers, à l'atmosphère ensoleillée. Après lui, je veux citer les souvenirs des Martigues et de Saint-Tropez, les toiles rutilantes de Paillard, les *Bords de Canal* à Saint-Quentin, de A. M. Le Petit, qui ne devra pas aller plus loin, dans la notation brutale et sommaire, sous peine de faire fausse route; l'*Entrée du port de la Meule*, de Lepère; les vues de Venise, de M. Guillaume-Roger; les coins de Provence, de M. Costeau; les détails de sculpture décorative dans le parc du château de Bizy, par M. Michel-Marius; les vues du *Vollendam*, de M. Desmoulin, qui devrait donner un peu plus d'accent à sa palette, afin que sa peinture à l'huile ne se borne pas à des effets minces de gouache et d'aquarelle; le *Soir de Moisson* et les *Glaneuses*, de M. Aimé Perrin; le *Côtre* et la *Charmille*, de M. A. de Moncourt; le *Pardon* et l'*Automne*, de M. W. Morrice qui a une tendance à alourdir sa touche et semble se contenter d'une notation par trop sommaire et le délicieux *Matin fleuri* de Schuller.

J'ai gardé pour la fin la belle série d'œuvres d'Albert Dagnaux, qui s'est grisé, cette année, de l'enchantement des feuilles d'automne, des reflets de soleil sur les frondaisons dorées ou cuivrées, et qui a peint tout cela avec une verve puissante. Dans un de ses tableaux, *Bœufs à l'abreuvoir*, il se manifeste même comme animalier, et, de fait, ses bœufs sont d'une fort belle exécution. Cela m'incite à parler de quelques autres animaliers. Guignard, qui a rapporté de la République Argentine toute une série de paturages dans la pampa, d'une notation vibrante, avec des ciels magnifiquement osés; J.-J. Rousseau, qui est allé faire de sérieuses études de ruminants, à Sainte-Marguerite-sur-Mer, et Firmin-Girard, dont l'*Etable Charolaise* est une œuvre étonnante de vérité.

J'allais, parmi les paysagistes, oublier M. Madeline qui, en quelques années, s'est imposé comme un des meilleurs naturistes d'aujourd'hui; il faut s'arrêter à ses *Bûcherons*, au *Ravin*, à l'*Effet de soleil dans le givre* : ce sont là des tableaux de coloriste attendri, qui comprend la nature et l'aime, et la fait aimer; et oublier aussi l'excellent peintre d'Ouëzy, J. Rame qui demeure attaché (comme il a raison!) à son coin de terre, et qui nous envoie deux tableaux d'une signification intense de nature, deux tableaux qui aideront encore sa réputation à grandir.

Les peintres de marine, qui connaissent bien la mer, ne sont pas nombreux : la nationale à la chance d'en compter quelques-uns, et notamment Couturier qui a exposé deux pages maîtresses : *Le contre-torpilleur Catapulte* et *Brume en mer, Souvenir du Bougainville*. Je citerai après lui, M. Dauphin et ses bords de Méditerranée, Mesdag et sa plage de Scheveningue.

Les peintres de fleurs ont leur place toute marquée parmi les paysagistes : ils forment cependant un groupe à part, parce que la peinture de fleur est un art tout spécial : il y faut une sensibilité et une compréhension particulières, et tel artiste qui a acquis de la gloire à représenter des fleurs, dans leur vérité extérieure, semble bien n'avoir jamais compris cette palpitation mystérieuse qui est l'âme de la fleur. A l'heure qu'il est, nul peintre n'a poussé plus loin l'étude de la fleur à ce point de vue, que M. Henri Dumont. Il faut voir ses roses, ses glycines, ses œillets, ses orchidées, pour saisir tout ce qu'il y a mis d'émotion, de talent, de pénétration intelligente.

Je citerai encore les *Coins de jardin*, de Matteo Battaglia, un fervent des fleurs et un modeste qui est depuis longtemps sur la brèche, et dont le talent n'est pas suffisamment reconnu; les mimosas, les tulipes, les petits soleils et roses d'Inde et les citrons de M. Ad. Karbowski; et puisque je parle des citrons de M. Karbowski, je ne puis oublier les victuailles, cochons de lait rôti, pommes, pêches, oranges et mandarines, de M. Storm de Grave-sande pour qui la peinture n'a pas plus de secrets que la pointe sèche.



CARO-DELVAILLE. — *La brune au miroir* *Vizzavona, phot.*



J. ENGEL. — *Les Trimardeurs*



RAFFAELLI. — *Le boulevard des Capucines* *Giraudon, phot.*



DUBUFE. — *Printemps* *Moreau, phot.*



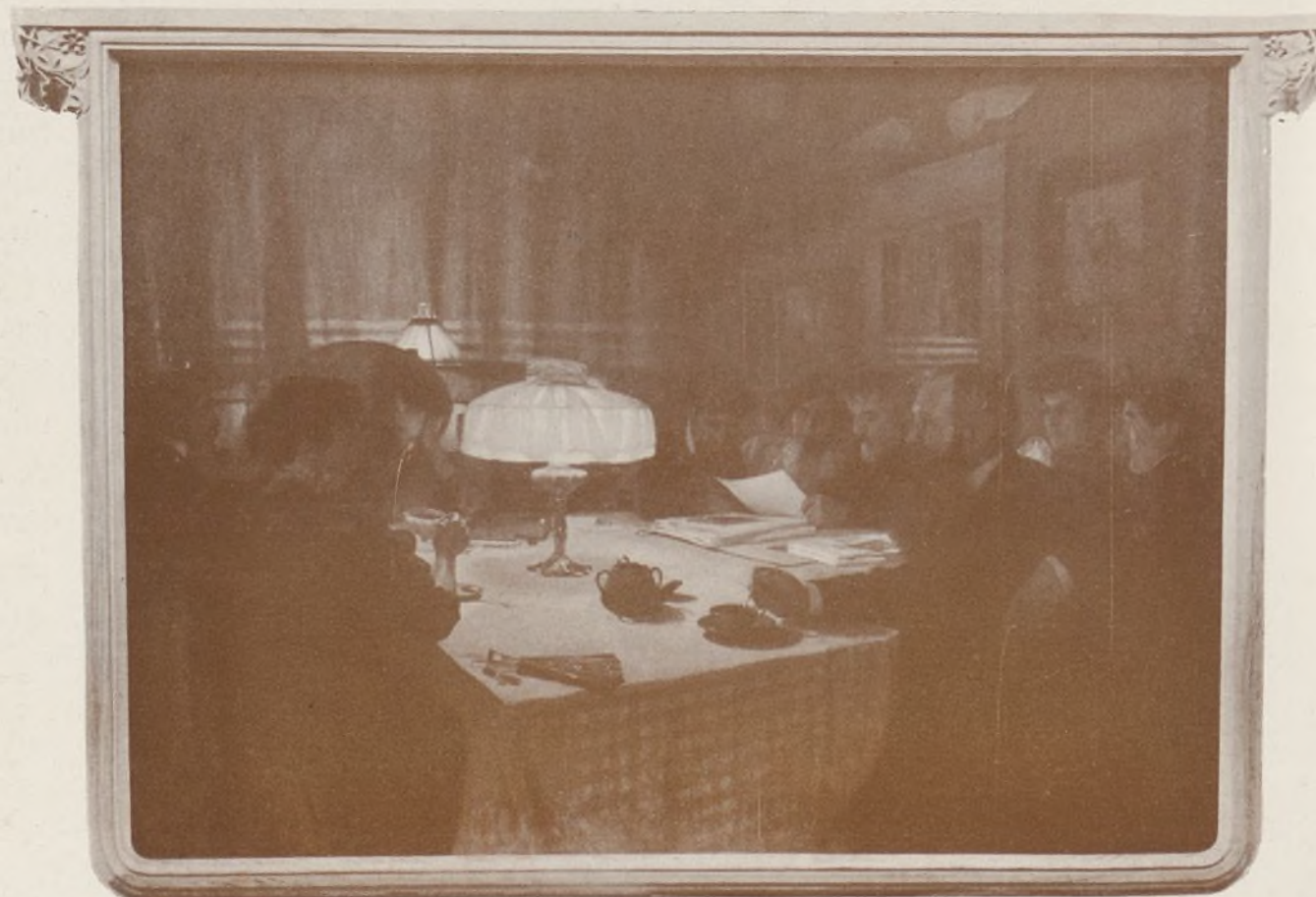
LEPÈRE. — *L'entrée du port de la Meule* *Vizzavona, phot.*



L.-A. GIRARDOT. — *L'heure du Moghreb* *Moreau, phot.*



G. COURTOIS. — *Aux lacs italiens* *Moreau, phot.*



BELLERY-DESFONTAINES. — *Entre amis* *Moreau, phot.*



AMAN-JEAN. — Miss Ella C...
Cliché « Je sais tout ».



THAULOW. — Rempart de Berck

Crevin, phot.



Copyright 1907 by Jean Béraud
J. BÉRAUD. — Les Abonnés

Morau, phot.



A. BERTON. — Femme nue (étude)
Vigavona, phot.



RAFFAELLI. — L'Automne de la vie

Giraudon, phot.

SCULPTURE

Certes, je m'arrête avec joie devant les bustes de femmes de Rodin et devant son *Homme qui marche*, encore que Rodin me semble ne pas concevoir l'art de l'antiquité autrement qu'à l'état de ruine. Mais j'ai quelque ennui de constater que beaucoup de sculpteurs s'efforcent de faire du Rodin, sans toutefois avoir suffisamment pénétré le génie du maître. A ceux-là, il faut demander plus de respect d'eux-mêmes, s'ils ne veulent pas être un jour traités en simples et impuissants contrefacteurs.

Et sans plus disserter, car il faut me hâter, je retiens la belle œuvre de haute conception, *Sur le Chemin de la Vie*, la figure aveugle qui glisse sur la pente rapide, les mains portées en avant, par peur des obstacles du destin ; auteur : René de Saint-Marceaux ; *Le Cadran solaire, la Poésie et la Vérité* de Pierre Roche ; la *Femme sortant du bain*, une admirable figure de pierre de Bartholomé ; le monument *Aux Innocents* et les bustes caractéristiques du grand statuaire Naoum Aronsen, l'un des meilleurs et des plus personnels de l'heure actuelle, dont la Nationale devrait bien faire un sociétaire : ce serait un acte de justice ; la statue si noble de *Michel Servet*, du courageux et vaillant Baffier ; *La Coupe des Dieux païens* d'Injalbert ; les gracieuses silhouettes de Jungbluth, les bustes, le monument et les plaquettes du maître médailleur Kautsck, l'exquis *buste d'Enfant* de M^{me} Vallgren, la *Naiade* et les bustes très réussis de M. Halou, et les envois de MM. Brown, Bugatti, Carabin, Cazin, Clostre, Desbois, Escoula, Fagel, Froment-Meurice, Ganesco (une cire étonnante d'expression), Kafka, Lagare, Jef Lambeaux, Mulot (d'excellentes études algériennes), Paul Paulin (un délicieux buste de jeune fille), Rechberg, Temporal, Voulot et Wittig.

DESSINS

AQUARELLES, MINIATURES, GRAVURES
OBJETS D'ART, ETC.

A mon grand regret je ne puis plus passer qu'en courant devant les sections qui restent. Aux dessins je note les *Nocturnes*, de José Engel, les puissantes études de Marcel Roll, les très fins croquis de Rappa, les miniatures de Paillet, les dessins rehaussés de Pierre Prins, les Pastels de M. Osterlind, *Le Modèle*, bonne étude de nu de M^{lle} Landau, les paysages de Gillot, les croquis délicats de M. Guiguet, et les autres œuvres de MM. Chabanian, Carrier-Belleuse, Bellery-Desfontaines, Brindeau, Cornillier, Dagnaux, Dorville, Friant, Marie Gauthier, Hochard, Houbbron, qui continue sa très belle série d'études sur Paris, Mary Kazak, Claire Lemaître,

Luigini, Claude Marlef, Albert Morand, Prunier, Roux-Champion, Alexandre Séon, Stengelin, etc.

Cette année une heureuse modification dans la distribution des locaux a permis de réunir au premier étage toutes les gravures originales en couleurs. Aussi bien la gravure en couleurs devait-elle être séparée de la gravure monochrome ; toutes deux, m'a-t-on conté, ne font pas très bon mariage. Et cependant la gravure en couleurs a bien le droit de réclamer sa place au soleil — il est vrai qu'à la Nationale sa place est un peu à l'ombre, mais elle ne s'en porte pas plus mal. La vérité, c'est que, parfois, la gravure en couleur telle qu'on la voit aujourd'hui, et telle que la vogue semble la goûter, ne fut pas toujours de la gravure rigoureusement loyale, au point de vue technique, et que, au point de vue de l'effet, elle s'efforça, — du moins chez certains — d'imiter la peinture ou l'aquarelle. Mais des pièces ainsi conçues ne sauraient retenir l'attention des vrais amateurs. On conviendra toutefois qu'il est difficile de refuser la qualité d'œuvres d'art aux pièces originales de Raffaëlli, dans lesquelles, la couleur est un régal discret qui ne cesse de laisser apparaître la gravure : il n'y a là de concurrence ni pour les peintres ni pour les graveurs monochromes : c'est autre chose, autre chose qui est très délicat, et qui mérite de passionner les fervents de l'épreuve rare, j'allais écrire de l'épreuve unique.

Pour la démonstration qu'il a voulue, Raffaëlli est fort bien entouré de MM. F. Simon, Roux-Champion, Taquy, Zoir, Squire, Prouvé, L. Monod, Osterlind, Michl, J. de Latenay, H. Jourdain, Hugard, Hopkins, M^{lle} Marie Gautier, Eug. Delâtre, Chabanian, P. Brissaud, B. Boutet de Monvel, etc.

La gravure en noir est d'ailleurs brillamment représentée par MM. Eugène Béjot, Jacques Beltrand, Chahine, Paul Colin, qui continue sa belle série de bois, que les amateurs se disputent déjà, Friant, Pierre Gusman, Hochard, Jouas, Koepping, Lefort des Ylouses, qui a sa manière bien à lui de mordre ses cuivres et de gaufrer ses épreuves au tirage, Mordant, Raffa, Rivière, Pierre Roche et ses gypsographies, Storm de Gravesande et l'excellent maître Waltner, dont on admirera les planches d'après Van Dyck Rembrandt.

La section d'art décoratif comporte de fort belles poteries et porcelaines, avec émaux précieux, de Dammouse, Taxile Doat, Moreau-Nélaton, Lenoble, de Vallombreuse ; des émaux de Thesmar et de Hirtz, des bijoux très heureux de Karageorgevitch, Monod et Louise Van Spreckelsen, des meubles de Majorelle, Jallot, Follot, des images de Hellé, des bronzes de Carabin, etc.

L. ROGER-MILÈS.



Copyright 1907 by H. Gervex

GERVEX. — Naissance de Vénus

Moreau, phot.

accents méconnus; une voix délicieusement grave, vibrante, douce, persuasive plus douce semble-t-il que celle du violon, plus persuasive que celle du violoncelle et qui vous enveloppe et qui vous charme...

L'auteur de ce miracle? M. Serge Koussewitzky. Né en 1874 dans une petite ville du gouvernement de Tver, le jeune et déjà célèbre contrebassiste virtuose était hier encore, un inconnu pour les parisiens. Lors qu'on vint me proposer son concours pour un five O'clock du *Figaro*, j'hésitai, je l'avoue, à l'accueillir. Je ne me figurais pas qu'il fut possible à un artiste quelle que fut sa valeur, son habileté et son ingéniosité, de tirer d'un instrument d'accompagnement, les ressources et les effets que l'on était en droit d'exiger d'un soliste. La hardiesse de cette tentative, me séduisit néanmoins et la curiosité l'emporta sur mes scrupules.

Je ne rappellerai pas l'impression produite par cette audition; ce fut pour nos invités, une révélation, une surprise et un régal inoubliables. Je ne rappellerai pas d'avantage le succès des concerts qu'il a donnés par la suite, et qui ont définitivement consacré ce jeune et prestigieux talent dont la renommée rayonne déjà à l'étranger et notamment en Allemagne... Ce n'est point seulement par sa virtuosité merveilleuse, c'est



M. SERGE KOUSSEWITZKY

surtout par l'intensité de l'expression, par la finesse de ses nuances, par la sûreté de son jeu, qu'il surprend et qu'il charme.

Comment obtient-il tant de légèreté et tant de précision étant données la lourdeur de l'archet et l'épaisseur des cordes? Je ne me l'explique pas. Il est certain qu'il y a là une vocation, un don naturel qu'un persévérant labeur n'a pu que développer; on ne peut même pas dire de lui qu'il fut inspiré et encouragé par d'illustres exemples puisqu'il est le premier dans son genre et que son unique maître Rambousek, professeur au conservatoire de Moscou, n'était jamais parvenu, malgré toute sa technique à comprendre les ressources que possède la contre-basse autrement que comme instrument d'accompagnement.

M. Koussewitzky, me dit-on, joint à ses qualités d'exécutant de réelles aptitudes de compositeur; à quinze ans il écrivait déjà des lieder et des pièces d'orchestre qui figuraient sur les programmes des concerts organisés à Tver. Que ne se décide-t-il aujourd'hui, à composer des pièces pour contre-basse? Car, chose curieuse, si nous avons l'interprète rêvé, nous n'avons pas de musique pour contre-basse. C'est une lacune regrettable — on s'en aperçoit aujourd'hui — dans la littérature musicale que cette absence de morceaux pour contre-basse solo et il serait vraiment à souhaiter que des symphonistes éminents tels que Saint Saëns ou Widor voulussent la combler.

RENÉ LARA

Les Théâtres

DIJON : *LA FRANÇAISE*, pièce en 3 actes, de M. BRIEUX. ♦♦♦♦♦♦♦♦
 AMBIGU : *LE PETIT MITRON*, pièce en 5 actes, de M. HENRI DEMESSE. ♦♦♦♦♦♦♦♦

Comme il voyageait hors de France, M. Brieux un beau jour constata que les étrangers avaient décidément la plus triste opinion des femmes de son pays. Il en fut outré, et résolut de célébrer dès son retour, en une pièce où toutes les femmes seraient honnêtes, la vertu méconnue de nos épouses, de nos mères, de nos filles et de nos sœurs. Il se promit d'étonner l'étranger trop enclin à nous juger sur nos romans et nos vaudevilles, sur ce que nous confessons de nous-mêmes et qui n'est pas des plus flatteurs.

M. Brieux se jura de remettre les choses au point, de dire à l'étranger : « Halte-là, vous vous trompez, il y a chez nous des femmes admirables (moralement, s'entend), admirables autant qu'aimables! » de dire aux Français : « Halte-là, vous êtes des sots; vous vous faites le plus grand tort à vous dénigrer sans relâche; laissez donc vos défauts tranquilles; vos ennemis les découvriront tout seuls; et n'oubliez pas vos qualités dont ils se garderont bien de parler. Vous avez peur de passer pour des imbéciles en vous rendant justice et vous pratiquez le détachement national au point d'être dupes, et tant qu'on finirait par croire que vous manquez d'esprit; vous êtes tellement vaniteux, vous craignez tellement qu'on ne vous critique, que vous prenez les devants, reconnaissez vos torts, les étalez, les amplifiez, les exagérez, comptant bien, au fond, qu'ils apparaîtront diminués aux yeux de ceux qui vous écoutent. Erreur. On prend vos boutades pour argent comptant, car nul autre peuple ne soupçonne un pareil tour d'esprit, et l'on vous bat avec vos propres armes, et l'on vous méprise par votre faute. Je ne veux pas que l'on vous méprise! »

Eh bien, malgré ces louables sentiments, malgré ses idées généreuses et ses excellentes intentions, M. Brieux nous a donné une comédie charmante. Je ne garantis pas qu'elle édifiera d'une façon définitive les étrangers mal avertis, ni qu'elle modifiera sensiblement la manière d'être habituelle des Français. Mais elle n'ennuiera personne et causera du plaisir à beaucoup, *La Française*. Et, c'est quelque chose cela, surtout pour les gens qui considèrent encore le théâtre comme une distraction.

Rien de plus charmant que Marthe, honnête jeune femme de l'usinier Pierre Gontier. Rien de plus charmant que Geneviève, fille de Pierre, née d'un premier mariage. Pierre, Marthe et Geneviève sont parfaitement heureux.

Pierre a un frère, un vieil original, avec lequel il s'est brouillé jadis à la suite de discussions politique et qui vit seul dans ses terres, chassant, pêchant, tournant des pieds de table et maudissant le gouvernement. Ce frère a jadis eu un fils, au Canada, et l'a laissé entre les mains d'un Américain de ses amis, Bartlett, pour qu'il prit soin de l'éducation du petit dont lui, son père, ne se souciait guère de s'embarrasser. Et voici Charles que Bartlett ramène à son père. Charles et Bartlett s'arrêtent d'abord chez Pierre Gontier où ils sont accueillis avec une grande cordialité par Pierre et Marthe, et non sans malice par Geneviève. Charles qui, malgré son origine française, est plus américain que Bartlett lui-même, connaît à fond, comme lui, les romans français et, comme lui, méprise les femmes de France. Sa cousine lui déplaît comme il déplaît à sa cousine. Bon signe. Il n'y a rien de pire que l'indifférence.

Au second acte, qui se passe chez Gontier le sauvage, les choses ont un peu changé. Geneviève est fiancée à un hobereau des environs et Charles, secrètement séduit par la grâce de sa cousine, est furieux.

D'autre part, Bartlett a été à Paris, où il s'est amplement assuré de la légèreté des femmes de France. Aussi n'hésite-t-il pas, en revenant chez les Gontier, à manquer de respect à Marthe qui le remet vertement à sa place. Bartlett n'en peut croire ses oreilles. Comment, Marthe est française? Comment, Marthe résiste? C'est une chose bien extraordinaire. Comment peut-on être française et résister ainsi, et pour de bon? Bartlett confondu, s'excuse: c'est la faute des romans, des vaudevilles, des dames du monde de Paris auxquelles il fut présenté par un jeune homme très élégant rencontré devant le Grand-Hôtel... Marthe consent à lui donner quelques explications, puis pardonne à la condition qu'il ne s'y frotte plus. Bartlett jure une haine éternelle au jeune homme très élégant rencontré devant le Grand-Hôtel.

Charles cependant reproche à sa cousine de consentir à un mariage de raison, un mariage d'intérêt, à un maquignonage répugnant, et sa cousine lui montre qu'elle a du cœur en lui chantant (Madoiselle Lély a une voix délicieuse) de jolies chansons canadiennes qui sont de vieilles chansons françaises. Charles ne nie point qu'il y ait de la grâce chez certaines jeunes filles françaises.

Et c'est pourquoi, au dernier acte, Geneviève n'épouse pas le hobereau, mais se fiance à Charles qui ne retourne pas en Amérique, mais vivra sous le ciel de France, pour avoir découvert le ciel de sa patrie dans les yeux de sa fiancée; et Bartlett, qui y retournera, emportera une idée plus juste de l'irréprochable Française, non sans avoir commandité, après avoir proclamé les mérites du caractère français, le mari de celle qui lui apprit bien des choses, l'ingénieur Pierre Gontier, assombri momentanément par des embarras d'argent.

Cette pièce, extrêmement agréable à entendre, puisqu'elle nous révèle avec esprit le plus souvent, avec entrain et conviction toujours, que nous sommes le premier peuple du monde, cette pièce à laquelle on ne peut reprocher qu'un peu trop de discours et quelques superflues conférences (Nous autres Français... Vous autres, Américains, etc...), a été excellemment jouée par Mme Rolly, Mlle Lély, aimables toutes deux; M. Desjardins, ingénieur distingué, M. Decori, fort amusant en américain brave homme quoique américain, M. Duquesne, très pittoresque en vieil original rébarbatif, terrible et pas méchant, M. Vargas, gourmé d'abord comme il convient, puis discrètement attendri, — glaçon de vingt ans qui dégele au soleil de France.

Les Goujons, comédie en un acte, de M. Louis Bénére, qui ouvrait le spectacle, sont une satire assez drue dirigée contre les avoués et le « mâquis de la procédure ». Ce n'est pas à cause du « mâquis » que cette pièce s'appelle *les Goujons*. Les « Goujons » c'est les clients. Et cette pêche est toujours miraculeuse; et cette pêche n'est jamais fermée. Il manque peut être au petit acte de M. Bénére un peu d'invention cocasse, un peu de preste fantaisie. Mais il y a de la verve, un comique assez copieux dans cette réplique mise à la mode, classique encore, des éternels *Plaideurs*.

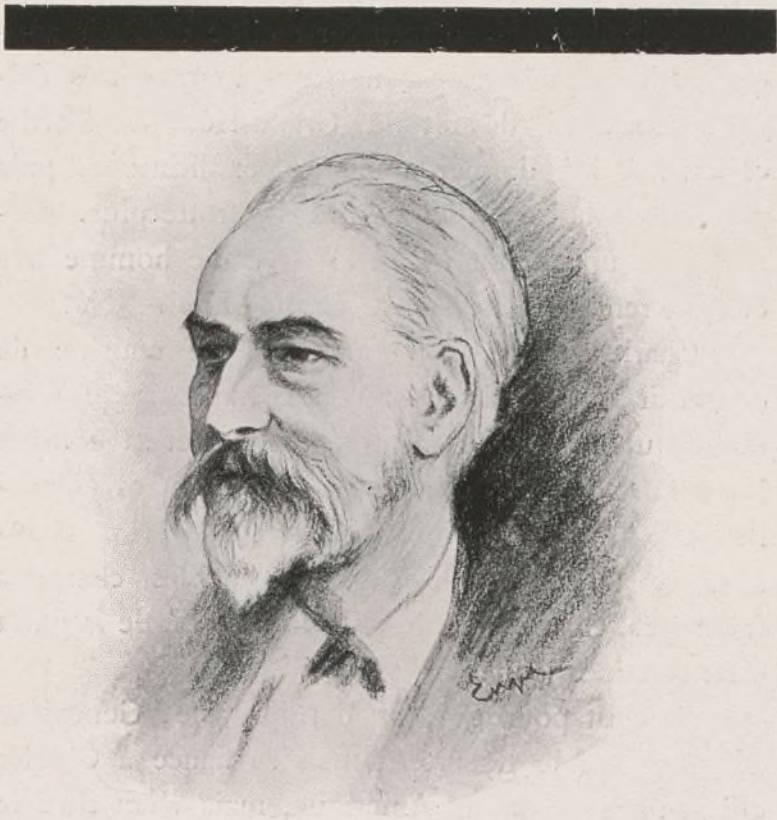
*
**

L'Ambigu a représenté une pièce en cinq actes de M. Henri Demesse: le *P'tit Mitron*. Elle n'est dénuée ni de valeur ni d'intérêt, mais elle est un peu maigre pour le théâtre de l'Ambigu où l'on est habitué à plus de ténébreuse truculence, à plus d'énorme imagination.

Interprétation très soignée: M. Hamilton plein de bonne humeur dans le rôle du P'tit Mitron, Mme Tessandier douloureuse et tragique à souhait dans le rôle de la Boulangère, Mme Flore Mignot jolie et touchante en ingénue séduite par le « beau Fernand. » Mais il faut mettre hors de pair M. Etiévant qui a composé supérieurement son personnage de

« sous-off », fléchissant de veulerie en veulerie jusqu'à la dernière déchéance. Il en a dessiné une remarquable silhouette. Il en a surtout fait vivre l'âme avec une intensité sobre, un sens des nuances, une vérité profonde, poignante, éveillant à la fois par sa juste complexité, le dégoût, la tristesse, la colère, la pitié; il a réellement dressé là un type vivant d'humanité. Sa création est d'un très bel artiste.

CHARLES DUMAS



ANDRÉ THEURIOT
Membre de l'Académie Française,
Mort le 23 avril 1907.

Les Livres

HISTOIRE DE FRANCE, PAR ERNEST LAVISSE, tome VII, fasc. 6, (Hachette, éd.) ♦♦♦♦ GRANDEUR ET DÉCADENCE DE ROME (IV, Antoine et Cléopâtre), PAR G. FERRERO (Plon, éd.) ♦♦♦ LA MARQUISE DE BOUFFLERS ET SON FILS LE CHEVALIER DE BOUFFLERS, PAR GASTON MAUGRAS (Plon, éd.) ♦♦♦♦♦♦ JEAN-CHRISTOPHE (IV, La Révolte), PAR ROMAIN ROLLAND (Ollendorff, éd.) ♦♦♦♦♦

L'Histoire de France entreprise sous la direction de M. Lavisce, continue à paraître avec une parfaite régularité. Dans ce vaste ouvrage, M. Lavisce s'est réservé, je ne dirai pas la partie la plus difficile, — en histoire il n'est pas de question, générale ou particulière, qui puisse être dite facile, — mais une partie capitale, dans une histoire de France qui va des origines à la Révolution, et qui n'est supportable qu'à la condition d'être traitée par un maître; il s'est réservé Louis XIV. On attendait ce septième volume avec impatience; c'est que M. Lavisce avait, à plusieurs reprises, choisi Louis XIV pour sujet de cours, et l'on comptait, avec raison sur une œuvre mûrie, scrutée, produit de 20 ans de recherches et de réflexion chez un homme qui, par les qualités propres de son esprit, semble le mieux en position d'atteindre à la vérité historique.

Le premier volume a paru l'an dernier, et je n'ai pas à dire quel en a été le succès. Avec sa vision pénétrante, avec sa force de synthèse, avec sa langue décisive, M. Lavisce a campé un Louis XIV dont les traits demeurent inoubliables.

Le fascicule qui vient de paraître, traite ce que M. Lavisce appelle d'un mot significatif le *Gouvernement de l'intelligence*. C'est l'histoire des lettres et des arts sous Louis XIV, étudiée non au point de vue de l'histoire littéraire ou artistique qui, à travers des siècles, suit les courants, presque indépendamment des événements politiques; non au point de vue de la critique qui regarde le poète en lui-même, pèse la valeur de ses idées, mesure la qualité de son expression. M. Lavisce domine l'époque entière. L'art et la littérature font partie intégrante d'un système social

accepté, d'un tout, placé dans le rayonnement de l'activité royale, de la volonté royale, du *moi* royal. Et ce n'est qu'après avoir dégagé les traits de l'administration intellectuelle, le caractère du mécénat royal, après en avoir établi les règles, la doctrine, en un chapitre admirable, qu'il considère individuellement les grands écrivains et les grands artistes, qu'il donne cette description ou plutôt cette analyse de Versailles, témoin, symbole d'un siècle qui fut vraiment le siècle du Roi.

Ce sont là des pages maîtresses, qui, plus tard, prendront leur place dans nos anthologies.

* *

Dans le quatrième volume de son grand ouvrage *Grandeur et décadence de Rome*, M. G. Ferrero raconte l'extraordinaire aventure d'Antoine et de Cléopâtre et son tragique dénouement.

M. Ferrero est un écrivain séduisant. Il ne se contente pas de retracer le détail des événements et d'en former cet ensemble trop simple auquel nous sommes habitués. Il ne se contente pas de nous montrer ces figures qui ont fini par dominer l'histoire, au point qu'elles semblent absorber toute l'activité d'un siècle. Il se flatte de reconstituer l'époque, comme un architecte, avec quelques ruines, entreprend de reconstituer un édifice. Il se flatte de remettre en scène les personnages secondaires dont les traits se sont effacés, de découvrir les motifs secrets, inavoués et inavouables qui font agir les hommes. Le premier rôle, en somme, n'est plus joué par Antoine ou par Octave, mais par ces forces qui nous semblent des abstractions, parce que nous ne pouvons évoquer les individus, par les traditions, par l'argent, par les appétits. Et ce sont les financiers, et ce sont les femmes, et c'est la vieille noblesse et c'est le « petit peuple » qui sont les agents décisifs des mouvements qui portent au pouvoir ou qui en précipitent un Antoine ou un Pompée. Et tout cela est dominé par la vision de Rome, dont M. Ferrero, fidèle à son titre, raconte vraiment la grandeur et la décadence.

Mais, pour cette tâche, les documents ne suffisent pas; et, pour combler les lacunes, M. Ferrero utilise, comme Michelet, comme Mommsen, comme Renan, dans son *Histoire d'Israël*, mais avec plus de hardiesse, ce fonds d'humanité commun aux hommes de tous les siècles. Sa documentation repose, en majeure partie, sur les ressemblances possibles, vraisemblables, qui rapprochent les générations à travers les âges. Méthode féconde, qui met en valeur bien des faits demeurés obscurs ou négligés, et les éclaire d'un jour inattendu; méthode dangereuse, qui tend à accorder le même prix à la vraisemblance et à la vérité.

M. Ferrero invoque le souci de la réalité pour justifier sa conception de l'histoire: c'est au nom de la réalité que nous refusons de le suivre aveuglément. Il nous semble demander à l'histoire plus qu'elle ne peut donner; parfois on pourrait dire qu'il transpose plutôt qu'il ne restaure.

Cela dit, nous reconnaissons que l'œuvre de M. Ferrero est de premier ordre, et nous comprenons que le public se soit enthousiasmé pour ce récit vivant, où le spectacle des agitations humaines est peint de main de maître, et qui révèle un penseur et un écrivain.

* *

M. Gaston Maugras nous donne le troisième et dernier volume de l'ouvrage qu'il a consacré à la *Marquise de Boufflers*, à sa famille et à ses amis. On connaît la méthode de l'auteur: familièrement, avec complaisance, il raconte, dans le détail, l'existence des personnages dont ses longues recherches lui ont ouvert l'intimité. Il ne se charge pas de les juger, d'excuser ou d'atténuer leurs faiblesses; il les montre tels qu'ils ont été, avec leurs qualités et leurs défaillances. Et, comme il n'isole pas tel ou tel que son

talent ou son rôle ont mis au premier plan, comme il tient au contraire à peindre l'entourage de ses héros, c'est un monde disparu qu'il restaure. Autour de la marquise de Boufflers, qui fut une si aimable vieille, après avoir été une si charmante jeune femme, autour du spirituel poète que fut son fils, gravitent une foule de personnages qui reflètent les traits dominants de cette étonnante société du XVIII^e siècle. De ce côté-ci de la Révolution, nous avons peine à comprendre la vie insouciante qu'ont menée ces épicuriens. N'est-ce pas d'ailleurs l'impression que nous donne constamment dans l'histoire le spectacle des aristocraties, à la veille des crises qui bouleversent leur existence? Les amis de la marquise de Boufflers et de M. Maugras ont joui de la vie, ils l'ont aimée pour elle-même, pour les plaisirs qu'y trouvait leur caste, en dilettantes. Ce n'est pas un idéal très élevé; mais, pour des oisifs, il en est de moins noble encore. Et puis, ils ont eu tant d'esprit, qu'on ne peut s'empêcher de les regarder avec indulgence. Souhaitons que M. Gaston Maugras continue ces études aimables qui éclairent l'histoire et en sont la partie récréative.

* *

Le quatrième volume du *Jean-Christophe* de M. Romain Rolland vient de paraître. C'en est fini des hésitations, des rêves, des succès d'enfant prodige, de tout ce qui remplit les heures d'attente qui vont de l'aube à la vingtième année. C'est l'époque héroïque qui commence pour l'artiste. Or Christophe, dont le cerveau déborde, qui ne goûte quelque satisfaction que lorsqu'il étire la nature, et, par elle, en elle, aperçoit la vérité, Christophe vit dans une petite ville où tout est faux, où tout est comprimé par les déformations de la vérité que chaque peuple, chaque province, chaque collectivité appelle ses aspirations propres, sa tradition. Il se révolte contre ces forces qui l'enserrent: contre la sottise de ceux qui l'entourent, contre les sympathies ou les affections qui l'enchaînent, contre le patronage hautain des puissants, dont il vit, contre l'art patenté dont le goût public prétend lui imposer les formules.

Mais la révolte est un luxe à l'usage des ascètes qui font fi du monde, non des artistes qui produisent pour le monde; et, Christophe, isolé, méconnu, bafoué, pauvre, doit chercher ailleurs le succès qu'il aurait dû payer, dans sa ville natale, du prix de sa personnalité. Il réclame une aide promise autrefois; elle lui fait défaut. Ses seuls admirateurs sont de pauvres diables qui ne peuvent que jouir de sa musique, mais ne sont pas en position de lui tendre la main. Il faudrait qu'il s'expatriât; sa mère ne le lui permet pas. Une aventure de cabaret met fin à cette crise. A la suite d'une rixe, il doit fuir; un train l'emporte à Paris. C'est, après la révolte, la délivrance.

Cette analyse très sèche ne dit pas ce qu'il y a de philosophie profondément humaine dans cette peinture minutieuse qui détaille chaque instant d'une vie, qui note chaque vibration d'une sensibilité au contact de ce qui l'émue, de ce qui la heurte. Elle ne dit pas le pathétique des scènes vécues; elle ne dit pas ce qu'il y a de pénétration et de force dans ce roman qui est une œuvre de vérité et un chef-d'œuvre.

LE LISEUR

MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

- Chez Plon: *Gros et détail*, album par CARAN D'ACHE.
Chez Theuveny: *Du Mexique au Canada*, par M. A. MAUFROID. — *A travers le prisme*, par G. VOOS DE GHISTELLES.
Chez Messein: *Force d'âme*, roman, par ANDRÉ DEVLINA.
Au Mercure de France: *La retraite sentimentale*, par COLETTE WILLY.
Chez F.-R. de Rudeval: *Contes latins*, par EDOUARD PONTIÉ.
Chez L. Mulo: Dans l'Encyclopédie-Roret: *Arpentage, art de lever les plans*, par P. BOURGOIN.
A la Maison des Poètes: *Le Cyclone*, par JEAN DOLENT, petit livre fort spirituel, et d'une critique acérée.